

NUMÉRO ZÉRO

RETOUR
SUR TERRES



STAGE DE JOURNALISME POUR LES 11-20 ANS

Stages à Lille - Paris - Brest

5 ou 10 jours pour découvrir le métier de journaliste
en radio, télé, presse écrite et web !



L'ESJ Lille propose, pendant les vacances scolaires, des stages de journalisme pour les 11-20 ans. Par groupe de 16 (répartis par âge) et encadrés par des journalistes professionnels, vous allez pouvoir vous glisser dans la peau d'un journaliste pour réaliser des journaux télé et radio et un magazine. Stages sur l'actualité générale mais aussi à thème (journaliste sportif, l'actualité en vidéo, journaliste reporter d'images).

Dates

Vacances scolaires février et Pâques 2020 :

Paris : du 10 au 14 février et du 6 au 10 avril
Lille : du 17 au 21 février, du 24 au 28 février
du 13 au 17 avril et du 20 au 24 avril

Été 2020 (formule séjour en option) :

Lille : du 29 juin au 3 juillet, du 6 au 10 juillet,
du 13 au 17 juillet, du 20 au 24 juillet
et du 24 au 28 août
Brest : du 8 au 17 juillet 2020

Renseignements et inscriptions :

www.esj-lille.fr

Mail : anne.bouchez@esj-lille.fr

Tél. : 03 20 30 44 29

Les tarifs varient selon la formule.

Éditorial

D'où viennent-ils ?

Ils s'en sont éloignés pour poursuivre leurs études ou pour une autre vie, mais oublie-t-on jamais le lieu où l'on a grandi ? Commande de l'école oblige, les étudiants de la 94^e promotion de l'ESJ Lille sont repartis cet été sur leurs **TERRES NATALES** avec deux ou trois questions en tête : comment la ville ou le village a évolué en vingt ans ? Comment vivent ceux qui y sont restés ? Qu'est-ce qui m'a échappé à l'époque ? Que me reste-t-il de ce petit bout de terre ?

Cela donne des récits d'un ton très différent, dans lesquels on perçoit la **NOSTALGIE** de l'enfance tout autant que **L'ÉNERGIE** du jeune journaliste qui a pris le temps d'observer.

Comme leurs camarades de la 93^e promotion l'an dernier, les étudiants ont constaté que les villages se dépeuplaient, que les questions environnementales étaient pré-occupantes un peu partout sur le territoire et au-delà, que les décisions prises en matière d'urbanisme laissaient perplexes, que certains maires rempilaient pour un énième mandat, risquant de faire celui de trop. Mais aussi, ici et là, qu'un centre ville voyait se réinstaller des commerçants ou que des citoyens se mobilisaient...

Comme l'an dernier, nous nous sommes inspirés de la série publiée par *Le Monde* en avril 2017 et intitulée « Ma Petite France », dans laquelle les journalistes du quotidien étaient retournés sur les lieux qui avaient marqué leur **JEUNESSE** dans la perspective de l'élection présidentielle.

Nous vous proposons une deuxième **BALADE** dans leur petite France (et aussi ailleurs dans le monde), à travers une vingtaine de récits illustrés et parfois émouvants.

Corinne VANMERRIS, directrice des études de l'ESJ Lille
et Charlotte MENEGAUX, responsable pédagogique à l'ESJ Lille

ESJ
LILLE

ÉCOLE
SUPÉRIEURE
DE JOURNALISME
DE LILLE

ESJ
LILLE

ÉCOLE
SUPÉRIEURE
DE JOURNALISME
DE LILLE

Les médias, le son, la vidéo, le web. Une passion ?

Pourquoi ne pas en faire son métier ?

En avril 2020, l'ESJ Lille et ses partenaires lancent 4 mois gratuits de pré-apprentissage aux métiers des médias pour booster le projet professionnel de 15 jeunes des quartiers *Politique de la ville* du Nord.

Durant cette session inédite, ils se rendront dans des médias nationaux et régionaux à la découverte des métiers : prise de sons, d'images, montage, infographie, réseaux sociaux, codage, web design... Ils s'initieront à ces techniques avec des intervenants professionnels et bénéficieront d'un coaching individuel pour construire leur projet.

Un parcours certifiant avec en clôture un projet de production ambitieux, en lien avec des étudiants de l'Académie ESJ Lille.

Dates : du 1^{er} avril au 31 juillet 2020

[les inscriptions sont actuellement ouvertes]

Toutes les informations sur www.esj-lille.fr

Partenaires



SOMMAIRE



LATITUDES NORD



Notre point de départ, de petits villages en grandes métropoles. À **Bisseuil** (p. 6), Adrien nous emmène dans les méandres administratifs de son village. À **Sin-le-Noble** (p. 21), Valentin rappelle l'importance du Lidl du coin, alors que Laurette est partie en quête de l'histoire du patrimoine de **Gauchin-le-Gal** (p. 9). À **Abbeville** (p. 12), c'est dans le passé industriel de la région que nous transporte Hortense. Marie, elle, est retournée dans son collège de **Ronchin** (p. 14) pour y dénoncer le harcèlement scolaire, tandis qu'à **Lille** (p. 17) Sami nous conte l'emblématique parc Jean-Baptiste-Lebas. Autant de transformations qui n'épargnent pas **Paris** (p. 18). Là-bas, les prix de l'immobilier qui s'envolent transforment le visage du quartier de Louis, alors que Marion nous emmène à **Sucy-en-Brie** (p. 24) où le centre-ville revit.



Mauvais plan à trois

Mon village champenois, coincé entre vignes et forêts.

©Adrien HÉMAR

Depuis que je l'ai quitté, mon village s'est engagé dans un périlleux plan à trois. Une ultime tentative pour sortir de la torpeur, propre aux petites communes de la diagonale du vide. En 2016, il s'est jeté dans les bras d'une autre. Ou plutôt, de deux autres. Avant de vite déchanter.

C'est l'histoire du vilain petit canard du coin. Celui qu'on ne regarde pas, à cheval entre la Champagne viticole et la Champagne dite pouilleuse, soit entre l'aristocratie vigneronne bling-bling et la tradition agricole labourée par le chômage. Il n'a jamais su trouver sa place. À mi-chemin entre deux grands vignoble champenois, mais relié à aucun des deux. Un village de passage, que même le Tour de France a pris soin de contourner en 2019. Un village traversé par la D1, la Marne et son canal, et puis c'est tout.

Quelques vignes, champs et forêts, coupés par la rivière et sa béquille, mais pas beaucoup plus. À peine un bar-tabac, une boulangerie et une école. Quant aux enfants, lorsque j'en étais un, ils se comptaient sur les doigts de quelques mains, provoquant des amitiés consanguines. Mes copains étaient souvent les petits frères des amies de mes grandes soeurs. Gamins, ces quelques rues étaient notre paradis. Un terrain de foot, un city-stade – devenu un carré goudronné inhospitalier –, des bois pour les cabanes, les eaux de la Marne pour la baignade, une école, une

colline au nord, la plaine au sud, et un terreau fertile à notre imagination infantile. Adultes, la vision est moins idyllique.

Indésirable, ou en tout cas indésiré, mon village a longtemps été délaissé, mis de côté, snobé par ses voisins vignerons. Ce qui a développé mon chauvinisme absurde pour mon patelin, auquel on ne faisait appel qu'en cas de besoin, par intérêt, mais pas dans le sien. Comme ce pote que tu invites juste pour faire le nombre à une partie de poker. Ce pote trop content d'avoir enfin le regard sur lui pour oser se plaindre de ne pas être écouté le reste du temps. Mon village, c'est ce pote. Mais ce pote, à force d'encaisser en silence, un jour il explose. Alors mon village, un jour, il a claqué la porte de son intercommunalité pour rejoindre celle de ses futurs partenaires, Aÿ et Mareuil-sur-Aÿ. Première approche.

Pour une aussi petite commune, la mort d'une école, c'est la mort tout court.

MARIAGE ARRANGÉ

Possessif, il est passé à l'attaque en 2015, lorsqu'il a vu ses deux voisins se rapprocher d'un peu trop près. Objectif : s'immiscer dans ce futur ménage à trois. À défaut d'être attirant, il avait un atout : l'administration française, ou plutôt la politique incitative de l'État en matière de fusion communale. Autrement dit, en acceptant ma commune dans cette fusion, les deux autres augmentaient leurs budgets.

Un mariage arrangé qui devait profiter à mon village, alors au plus bas de son estime personnel, et plus franchement très séduisant. La preuve avec sa dizaine de vieilles fermes à vendre depuis dix ans. Certes, quelques pavillons neufs sont sortis de terre sur ses hauteurs, mais sans

dévoiler les visages de leurs habitants, échappés de la ville sans chercher à s'intégrer à la campagne. La boulangerie a rouvert après deux fermetures en cinq ans. Dans le même temps, l'école battait déjà de l'aile. La faute à la décrépitude de la vie associative, lessivée par quelques orgueils mal placés : plutôt que de reprendre l'association, active, tenue par les anciens parents d'élèves, la nouvelle génération en avait monté une concurrente. Utile pour une école qui ne compte que 40 élèves... Résultat : l'ancienne s'est découragée, la nouvelle n'a jamais fonctionné. Adieu les événements annuels : concours de pétanque, sortie à Disneyland, jeux du 14-Juillet et soirées à thèmes. Seule la brocante a résisté, sauvée par le club de foot qui cherchait justement, lui aussi, à se sauver. Dernière étape de cette désertification culturelle : la fermeture de l'école, inévitable. ●●●



Le panneau du village, affublé du nom de sa nouvelle conquête.

©Adrien HÉMAR

●●● Mon école et ses quatre marronniers, qui partageait ses locaux avec la mairie et la bibliothèque municipale. Mon école, ses deux maîtres et ses deux classes à trois niveaux. Mon école et son potager, son mur reconverti en but, son circuit cyclable et son préau. Mon école a fermé en 2016. Abandonnée par un drôle de conseil municipal dont plusieurs membres avaient scolarisé leurs enfants dans les villages voisins. Une école de moins, qui avait pourtant permis à des enfants d'agriculteurs, d'ouvriers ou de chômeurs de prendre un bon départ. Aujourd'hui, c'est elle qui est partie, ouvrant la porte à d'autres départs dans le village. Car, pour une aussi petite commune, la mort d'une école, c'est la mort tout court.

POUDRE AUX YEUX

Pour faire le deuil, mon village s'est donc laissé séduire par cette aventure. Avec des débuts aussi excitants qu'espérés : nouvelle voirie, nouveaux lampadaires, nouveaux radars mobiles et même... un panneau d'affi-

Depuis quelques années, même les péniches se font rares sur le canal.



© Adrien HÉMARD

chage lumineux ! Un peu plus de fleurs aussi. L'église, privée de messes car en ruines, entend même ses cloches sonner de nouveau. Tout cela a séduit. « Depuis la fusion, regarde comme on a un beau village », s'enthousiasme un voisin, retraité. Oui, l'apparence est envoûtante. Le ménage à trois et ses nouveautés ravivent la flamme, en apparence. Mais mon village a, en vérité, été vite écarté de cette petite sauterie, en ne recevant aucun soutien pour maintenir un semblant de vie communale. Aux prochaines élections, il perdra même son conseil municipal, remplacé par un maire délégué. Ou plutôt d'apparat, pour les mariages et enterrements. Trois ans après le début de cette aventure, l'excitation et ses paillettes ont de nouveau laissé place à la grisaille d'un avenir qui s'assombrit. Un indice annonçait pourtant que ce mauvais plan à trois ne pouvait marcher, la première syllabe du nom de mon village : Bisseuil. Et donc prédestiné à une vie à deux, pas plus.

Adrien HÉMARD



© Pierre-Jean GIRAUX

Mon village est une véritable « cuvette » nichée au cœur des collines de l'Artois.

Patrimoine invisible

Niché au cœur des collines de l'Artois, Gauchin-le-Gal est ce que l'on appellerait un village « sans histoire ». Pourtant, il a hérité d'un riche patrimoine culturel et architectural. Mais celui-ci reste invisible.

Je me crispe à chaque fois que j'aperçois l'orthographe de mon village écorchée. Si tous les panneaux affichent fièrement Gauchin-le-Gal, l'Insee et d'autres institutions lui ont préféré Gauchin-Légal. Une bévue dont je me joue, lorsque je signe mes cartes postales d'un fringant « GAUCHIN-LE-GAL ». Laisser le choix de l'orthographe à d'autres serait concéder un peu de l'identité de mon village. Car même s'il ne compte que 322 âmes, il n'est pas exempt d'identité. Dans ce « territoire peuplé de légendes », Gauchin cultive ses secrets et délaisse son patrimoine culturel. J'ai gardé peu de souvenirs de mes cours d'école primaire. Pourtant, celui sur les légendes me reste en tête. On m'a raconté, qu'il y a plus d'un siècle, un gal, un grès de forme ovoïde – aujourd'hui sagement installé sur la place – roulait la nuit jusque devant la porte

des maris trompés de mon village. À mesure que je grandissais, j'ai découvert que la légende était en réalité un petit bout d'histoire. La pierre ne roulait pas d'elle-même, les hommes du village la transportaient sur le seuil des femmes infidèles pour – l'expression est toute trouvée – leur « jeter la pierre ». L'histoire n'étant pas étrangère aux remous sentimentaux, l'activité du gal s'accroît pendant la guerre 1914-1918. Si cette légende me fascine tant, c'est précisément parce qu'elle incarne une petite histoire dans la grande. Elle témoigne du quotidien des femmes à l'arrière du front. En 1925, un officier américain eut écho de cette affaire et pour faire cesser les « voyages désastreux du Gal » dit-il, Henry Selden Bacon envoya une chaîne qui servira à attacher définitivement la pierre. Depuis, le gal vit des jours paisibles sur la place. Il a longtemps été un jeu, un défi pour les Galinois.

« Quand j'étais jeune, on essayait de le soulever avec mes copains à la sortie de la messe », se remémore mon grand-père, résident du village depuis sa naissance. Du moins, comme ils le pouvaient puisque le gal pèse plus de 200 kilos. Il y a quelques années, mon frère et ses amis réussissaient l'exploit de déplacer la pierre lors d'une soirée arrosée. Un exploit remarqué le lendemain par les habitants du village qui s'étonnaient qu'on ait réussi à la soulever. Je me souviens m'être sentie soulagée que le gal fasse encore parler.

UNE IDENTITÉ EN PÉRIL

Le temps a passé et le gal devient invisible – ou presque – aux yeux des centaines d'automobilistes qui passent chaque jour devant lui. « On a encore des gens qui viennent régulièrement regarder, prendre des photos », nuance le maire, Claude Lemaître. « Mais ce n'est plus tellement ancré. Des gens extérieurs se sont installés ici et ils n'ont pas la même perception, ni la même sensibilité à notre histoire. » Face à ce constat, l'édile est désarmé : « C'est un peu la figure du village, mais comment la faire perdurer, la réactiver ? Je ne sais pas. »

Comme le disait si bien en 1975, Michel-D. Robakowski, poète amateur du village : « Le gal en grès fait les Galcinois dans le village ; Saurais-je un jour me déchaîner dit-il à la chaîne ? ». Un vers qui résonne en moi car, loin d'être une vision de l'esprit, le gal fait partie intégrante de notre identité. Depuis longtemps, je raconte la légende qui lui est rattachée avec fierté, mais la transmission se perd irrémédiablement. « Mes deux plus grands enfants, de 13 et 10 ans, ne connaissent pas la légende. Je ne l'ai jamais vraiment expliquée et à l'école il n'y a aucun enseignement là-dessus », constate Lucie Lisewski, qui a toujours habité le village. Elle réalise que « cette légende nécessite une belle intervention de quelqu'un qui saurait parfaitement la raconter ». Un ancien du village, ou moi, du haut de



Le gal de forme ovoïde a longtemps voyagé dans le village.

mes 23 ans, suggère-t-elle. Pourquoi pas, après tout, j'ai longtemps pensé qu'un simple panneau racontant partiellement le mythe était insuffisant. On pourrait imaginer, ô bien des choses en somme : un roman, une exposition temporaire, un film pourquoi pas ? J'ai toujours eu une ambition démesurée pour mon village. On s'y ennue comme la pluie et pourtant je le vois plein de potentiel. À commencer par son château ! Toutes les semaines, je suis passée devant pour me rendre à mes cours d'équitation aux « écuries du château ». Plus tard, mes premiers rendez-vous amoureux se tenaient juste à côté. Mais durant toutes ces années, je ne l'ai vu que très peu changer.

DES SECRETS TOMBÉS DANS LE DOMAINE PRIVÉ

Le château était laissé à l'abandon, les propriétaires successifs préférant vivre dans les dépendances réaménagées. Il y a quelques années de cela, j'ai eu un sursaut d'espoir pour lui. Les propriétaires d'alors envisageaient d'en faire une maison d'hôtes. La façade a recouvert ses habits de lumière, mais le projet est tombé à l'eau. Pourtant, ce châ-



© Ak en RANDO

Le château se fait discret derrière les hautes haies.

teau datant de 1707 n'aurait-il pas des secrets à dévoiler ? Il pourrait se renouveler, à l'image des autres châteaux alentours qui accueillent tantôt des visites touristiques, des réceptions privées ou des chambres d'hôtes. « Ça ramènerait un peu de tourisme, d'animation dans le village », concède Claude Lemaître. « Mais on n'a pas grand-chose à dire. Les propriétaires gèrent leur patrimoine, on ne peut pas intervenir sur le devenir des bâtiments. »

Un patrimoine en voie de disparition, pour lequel la mairie ne peut plus rien mais qu'il serait bon de voir renaître. Et c'est sans parler de son église du XIII^e siècle – dont j'ai découvert en faisant ces recherches qu'elle s'appelait Saint-Pierre avant de devenir Saint-Joseph –, qui connut les aléas du

temps, avec sa vente à un brasseur à la Révolution et la destruction de son clocher par une tempête en 1876. Sans parler non plus de l'ancien moulin du XIV^e siècle, où mon arrière-grand-père fut meunier. Aujourd'hui, il ne tourne plus, dissimulé par l'entreprise de fabrication d'aliments du bétail créée par mon grand-père et dont mon père est l'actuel directeur.

Le gal en grès fait les Galcinois.

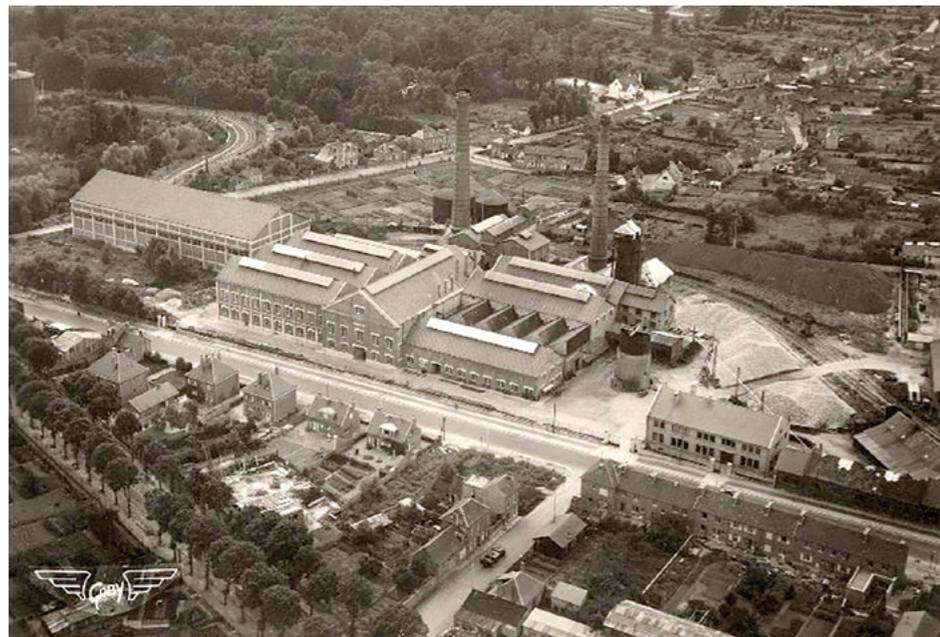
MICHEL D. ROBAKOWSKI,
POÈTE

Si la mairie ne peut plus rien pour faire revivre l'histoire de Gauchin-le-Gal, qui donc le fera ? Et si nous n'agissons pas maintenant quand le ferons-nous ?

Laurette DURANEL

De la betterave au supermarché

Fermée et démolie en 2008, la sucrerie d'Abbeville a fait peau neuve en 2018. La création d'une zone d'activités donne un souffle nouveau à ce lieu emblématique mais transforme la vie de la ville.



© Mairie d'Abbeville

D'aussi loin que je me souviens, il y a toujours eu dans la cuisine de mes parents une boîte en ferraille estampillée « Beghin Say ». Une boîte censée contenir du sucre de canne mais dans laquelle on a fini par ranger son homologue blanc. Sur cette boîte orange, un perroquet et un palmier lui donnent un côté presque exotique, renforcé par la gousse de vanille que ma mère glisse à l'intérieur pour parfumer le sucre. Pourtant, ce

En 1913, l'usine traitait 2 500 tonnes de betteraves par jour.

n'est pas sur une île lointaine mais bien à quelques centaines de mètres de chez moi que les morceaux blancs ont longtemps été produits, précisément à la sucrerie d'Abbeville, sous-préfecture de la Somme. Installée en 1872, elle devient propriété des raffineries Say en 1905 avant la fusion, en 1973, avec les sociétés Beghin. En 2008, Tereos, qui a pris la relève, ferme l'établissement où 71 personnes travaillaient encore. Une directive européenne impose à l'époque de réduire la production de sucre en France pour accorder de nouveaux quotas à des pays comme la Pologne ou la Roumanie. Les installations de la sucrerie sont alors démantelées. Du jour au lendemain, l'odeur si spéciale de betterave, que l'on sent aux quatre coins d'Abbeville et jusque dans la cour de l'école primaire, disparaît.

LA NAISSANCE D'UNE « VERRUE »

L'abandon de ces dix hectares fait peine à voir. Pourtant, emprunter le rond-point de la sucrerie, situé à l'une des entrées d'Abbeville, a

toujours été l'annonce d'une belle journée. C'est le giratoire « des bonnes nouvelles », passage obligé pour partir se promener en baie de Somme, aller manger des fruits de mer sur la côte picarde, ou encore passer une après-midi au parc d'attractions de Bagatelle. Depuis, ce rond-point a longtemps été le lieu de rassemblement des gilets jaunes dans une ville où le taux de pauvreté atteint 26 %, douze points au-dessus du niveau national.

Mais pendant dix ans, le site devient une friche abandonnée. Une « verrue » comme l'appellent certains Abbevillois qui considèrent le lieu comme un emblème de la commune comptant désormais 23 000 habitants. Les plus anciens ont l'impression de revoir la ville au lendemain de la Guerre, où l'essentiel des bâtiments ont été détruits par les bombardements de 1940.

« LA DERNIÈRE SÉANCE »

En 2011, la mairie annonce la création de logements et d'une zone d'activités, inaugurée sept ans plus tard, en janvier 2018. Seule reste l'ancienne cheminée de la sucrerie pour témoigner du passé du site qui prend le nom de centre commercial « La Sucrerie ». Sur place : un Burger King, un restaurant, un nouveau magasin bio, ou encore une salle de sport. Autrefois situé à quelques mètres de là, l'Intermarché rouvre, agrémenté d'une galerie marchande. Au milieu des commerces florissants, on ne peut manquer le multiplexe CGR : huit salles de projection, des fauteuils moelleux... Conséquence : Le Rex, mon cinéma de quartier et le seul présent dans le centre d'Abbeville, ne diffuse quasiment plus que des films d'art et d'essai et accueille quelques événements culturels organisés par la mairie. Pour voir le dernier film à succès, il faut désormais déboursier un



© Mairie d'Abbeville

peu plus d'argent mais aussi prendre sa voiture ou le bus pour se rendre à la sortie du centre-ville, à La Sucrerie. Un peu comme si Eddy Mitchell chantait *La dernière séance* à Abbeville. « On a tué mon Rex », soupire un peu exagérément ma grand-mère, cinéphile, qui s'y rendait presque tous les jours.

Le projet a été voté à l'unanimité, ce qui n'arrive jamais.

NICOLAS DUMONT, MAIRE

Seule l'ancienne cheminée du site témoigne encore du passé industriel de la ville.

D'autres commerces, comme le magasin d'électroménager Darty, s'installent aussi pour agrandir leur espace. Quelques années plus tôt, une autre zone commerciale a déjà ouvert ses portes à l'extrémité opposée d'Abbeville et bon nombre d'enseignes du cœur de la ville y ont emménagé, profitant d'un loyer moins élevé et d'une surface plus importante. Certains habitants s'inquiètent et craignent alors que le centre-ville ne soit bientôt plus qu'un désert. Pour continuer à attirer les habitants d'Abbeville et des environs, les commerçants du centre-ville sont donc présents à La Sucrerie à leur manière. Avant le début des films diffusés dans le multiplexe, certains s'offrent un message publicitaire.

Pourtant, le maire d'Abbeville, Nicolas Dumont (LREM), élu en 2008, se veut rassurant : « À La Sucrerie, on voulait une galerie marchande qui soit une galerie de services, pour ne pas avoir de concurrence. Le projet a été mené en partenariat avec la Chambre de commerce et d'industrie qui l'a voté à l'unanimité, ce qui n'arrive jamais. Mais des grincheux, on en trouve toujours. »

Aujourd'hui, la boîte en ferraille Beghin Say est toujours dans le placard de la cuisine chez mes parents. Ma mère continue à la remplir de sucre blanc, non plus produit mais acheté à quelques pas de chez moi.

Hortense CRÉPIN

Entre les cours, l'épreuve des couloirs

Jean-Charles quittait souvent en courant le collège Gernez-Rieux à Ronchin. Bien plus tard, j'ai mis des mots sur ce qu'il avait vécu pendant quatre ans : le harcèlement scolaire.

Ma dernière sœur entre au collège cette année 2019. Direction notre collège de secteur : Gernez-Rieux à Ronchin, dans le Nord. Comme ma sœur Jeanne et moi avant elle, Pauline n'aura qu'à marcher quatre minutes entre notre maison et la porte de l'établissement. C'est d'ailleurs pour ce côté « pratique » que mes parents ont choisi d'emménager dans le quartier, près du champ du Cerf, quand j'avais 4 ans. La salle de danse juste à côté, le club de tennis et la piscine municipale à cinq minutes en voiture, les écoles maternelle et primaire accessibles à pied. Et donc quatre minutes pour le collège, si elle marche. En courant, j'imagine qu'en deux minutes, elle pourrait y être.

Pourquoi irait-elle en courant ? C'est ce que faisait Jean-Charles, il y a douze ans. Jean-Charles R. On s'est suivi toute notre scolarité et, sans jamais être amis, nous nous retrouvions du fait de nos noms de famille. R et S. Souvent, il fut mon voisin de table, quand les professeurs nous plaçaient par ordre alphabétique. Je ne le connaissais pas très bien. Je savais où il habitait et qui étaient ses parents et ses petits frère et sœur. J'avais remarqué qu'il était en difficulté scolaire. Et qu'il courait pour venir au col-

Il courait pour venir au collège, et pour repartir aussi. Repartir surtout.

lège, et pour repartir aussi. Repartir surtout. Curieux personnage, pense-t-on quand on a 12 ans. La scène fait sourire ou interroger. Jusqu'au jour où un élève a étranglé mon camarade, je n'avais pas imaginé que Jean-Charles souffrait de harcèlement scolaire. Je n'étais sûrement pas la seule. L'équipe enseignante de l'époque elle-même ne l'avait probablement pas remarqué. « On est beaucoup plus sensibilisés aujourd'hui qu'il y a quinze ans », confie Agnès Crignon, professeure d'anglais au collège.

PRÉVENTION ET SANCTIONS

« Depuis six ans environ, on s'intéresse particulièrement au harcèlement scolaire », explique Marc Dupont, principal de Gernez-Rieux de 2009 à 2019, année de sa retraite. Une thématique phare du ministère de l'Éducation nationale : sur son site, il explique que « depuis 2015, le premier jeudi du mois de novembre est consacré à la journée nationale de lutte contre le harcèlement. » A l'occasion de cette date, les élèves ont une « journée de prévention avec l'infirmière et l'assistante sociale, explique Agnès Crignon. Ils mènent une réflexion, font des affiches, créent des slogans. » Une chaîne humaine a aussi été organisée dans la cour de récréation. Des interventions en classe sont également prévues dans les emplois du temps. Rien de tout cela à mon époque.

Ce travail de sensibilisation concerne les victimes afin qu'elles sortent du silence. L'infirmière de l'établissement, Sophie Garçon, déjà en poste pendant mes années collège de 2007 à 2011, travaille avec les élèves sur le ton de leur voix, leur posture, l'ancrage au sol pour « qu'ils se tiennent droits, sûrs d'eux », explique-t-elle. Cet accompagnement est suivi par des actions de prévention, au suicide

© Marie SÉNÉCHAL



Le harcèlement scolaire concerne près de 700 000 élèves en France. À Gernez-Rieux, l'équipe pédagogique fait de la prévention auprès des 538 élèves de l'établissement.

notamment, pour que les témoins interviennent, mais aussi des mesures de responsabilisation pour les élèves harceleurs.

« ÊTRE FORMÉ POUR VOIR LES SIGNES »

Les enseignants ont aussi leur rôle à jouer. Ils peuvent suivre des formations grâce à un plan académique. Des modules sur la base du volontariat. Agnès Crignon en a suivi un sur la prise en charge des élèves une fois la situation de harcèlement mise au jour. « Il n'y avait quasiment pas de profs », remarque-t-elle. Des professeurs qui, selon elle, peuvent « servir de relais » entre les élèves et la vie scolaire. « On ne voit pas toujours ce qu'il se passe dans les couloirs. Il faut rester à l'affût de certaines remarques, surveiller les intercourses. Il faut être formé pour voir les signes », ajoute-t-elle.

Les bousculades, les cris, le chahut, mes professeurs les voyaient et les sanctionnaient. Les intimidations

Lors de la formation, il n'y avait quasiment pas de profs.

AGNÈS CRIGNON,
PROFESSEURE D'ANGLAIS

et les croche-pieds, eux, sont bien plus discrets. Et au collège, il n'était pas question d'être une « balance ». Il fallait donc attendre que les professeurs voient les « signes » du harcèlement.

Difficile de dire si le harcèlement scolaire diminue depuis la mise en place de toutes ces mesures, car de nombreuses situations restent invisibles. Pour celles

repérées, « il y a une prise en charge et une nette amélioration », assure le principal. Le harcèlement, « on l'a nommé », ajoute l'infirmière : une « situation déviante, volontaire et répétée », définit Marc Dupont.

Quand je demande à ma sœur Pauline ce qu'elle sait du harcèlement à Gernez-Rieux, elle me répond qu'il y a eu des « rumeurs » d'une « fille qui se faisait harceler ». Elle n'en sait pas plus. Peut-être qu'elle ne voit pas les « signes ». Comme moi qui regardais avec étonnement Jean-Charles courir.

Marie SÉNÉCHAL

Parc Lebas: poumon lillois en mal d'oxygène

Porté par les élections municipales, le débat sur la place des espaces naturels dans la capitale des Flandres a été animé. Ouvert en 2005 et jamais dupliqué, ce parc est la preuve que le vert peut changer un quartier.

Lis veulent « Faire respirer Lille » (La République en marche), scandent « Lille verte 2020 » (Europe-Écologie Les Verts) ou peignent leur local en vert (Les Républicains). À l'approche des élections municipales, les candidats lillois ont défendu l'aspect écologique de leur programme.

À raison: la pollution et l'environnement vont animer le scrutin. Avec soixante jours de pics de pollution aux particules fines, l'air lillois est l'un des plus altérés de France. Même chose pour la part d'espaces verts dans la ville: 25 mètres carrés en moyenne par Lillois, l'équivalent d'un grand studio, contre 48 mètres carrés en moyenne dans les villes françaises. « La mairie estime que le territoire est très contraint et minéralisé. S'il doit y avoir des espaces de nature, cela résultera d'un choix politique et créatif », soutient Xavier Galand, directeur de la Maison régionale de l'environnement et des solidarités.

Né dans le centre-ville, j'ai eu le privilège de profiter de l'un de ces « choix politiques ». Exit le studio, un palace vert a été aménagé près de chez moi entre 2003 et 2006: le parc Jean-Baptiste-

L'air lillois est l'un des plus altérés de France.



© Damien ROUË

Lebas. Trois hectares de verdure et de jeux, protégés par des grilles rouges et cernés par quatre voies de circulation.

« ROI SANS DESCENDANCE »

Ici, les voitures ont précédé la nature. À la place des pelouses, un sol boueux a accueilli jusqu'à un millier de véhicules. Mais avec 15,5% des voix pour les Verts aux municipales de 2001, le sort du parking a été scellé. « Nous cherchions des espaces disponibles et mal exploités. Le sol du parking était défoncé », se souvient Dominique Plancke, ex-élu local et membre fondateur des Verts. Le conseil municipal valide le projet à l'unanimité en février 2002.

Petit, je n'allais pas souvent du côté du parking et les photos d'époque ne m'évoquent qu'un vague souvenir. Pour sortir, le choix était vite fait: la Citadelle ou le parc du Héron à Villeneuve-d'Ascq. Alors, à l'évocation d'un nouvel espace vert à dix minutes de chez moi, je trépanais. Je me souviens de ma frustra-

Pour les nombreux habitants du quartier, le parc et ses emblématiques grilles rouges sont l'unique option.

lieu d'un « poumon vert ». « Avant, on pouvait couper des arbres sans que personne bronche. Ça a changé depuis: les gens ressentent davantage le manque d'espaces verts », estime Dominique Plancke.

« UN PARC DE MORTS-VIVANTS »

Ce manque, j'en discutais sans le savoir avec mes amis quand j'étais ado. Nous voulions varier les lieux de rendez-vous, mais les grilles rouges restaient la seule option. Dans le parc, Chris, un étudiant croisé sous le soleil aoûtien, résume: « C'est un parc de morts-vivants où on s'ennuie vite. Mais il y a tout autour: les supermarchés et l'espace Saint-Sauveur. » Au-delà des grilles rouges, le quartier s'est transformé. Depuis 2012, l'espace Saint-Sauveur attire un public nombreux avec son bar et ses expositions. Avant de s'y rendre, chacun peut se retrouver au parc, où les bouteilles d'alcool venant de l'extérieur sont autorisées. De l'autre côté de l'espace vert, 175 logements doivent être construits d'ici à 2022 pour remplacer les salles de classe de l'ancien collège de secteur, Jean-Macé.

Les bâtiments changent, et les visages aussi. « L'idée c'était de mélanger des visiteurs d'un habitat chic de la place Philippe-Lebon ou du boulevard de la Liberté et d'un quartier populaire comme Moulins », explique Dominique Plancke. Wazemmes, Moulins, Eurasanté... La plupart des quartiers sont représentés et certaines personnes arrivent de loin. Comme ces deux jeunes, originaires de Guinée-Conakry: « On vient souvent ici, on a même dû y dormir. On est à Lille depuis novembre mais on n'a pas de solution d'hébergement. » Ils ne sont pas les seuls, les distributions de repas organisées par des associations au-delà des grilles sont fréquentes. Gratuit et ouvert toute la journée, le parc est l'un des rares endroits où ils peuvent se reposer. Avec cette population variée qui s'est approprié son espace vert, Jean-Baptiste-Lebas est souvent plein, voire saturé l'été. Les ballons de foot se fauillent entre les visiteurs allongés sur les pelouses et les jeux d'extérieur sont bondés. Dans un quartier aussi peuplé, les trois hectares du parc sont vite comblés.

Sami SADIK

« Les quinquas ont remplacé les quadras »

On m'a toujours dit qu'on adorait mon quartier, Ledru-Rollin. Central, il attire les familles qui viennent s'y installer. Il n'a pu toutefois échapper à la hausse du foncier, forçant ma mère à déménager.

Un ami psychologue m'a récemment appris qu'un déménagement faisait partie des événements les plus déstabilisants après un décès ou une séparation. Pour ma mère, le plus difficile, ce n'est pas de dire au revoir aux moulures, cheminées et vieux escaliers qui font le charme de son appartement haussmannien. Le plus difficile, c'est de quitter le quartier. J'ai grandi dans le quartier de Saint-Antoine des Quinze-Vingts, à la frontière entre le XI^e et le XII^e arrondissement de Paris. Mon père a vendu son propre appartement l'an passé, et ma mère s'apprête à quitter celui qu'elle loue dans quelques mois. C'est pourtant là qu'elle se sentait comme « une vraie Parisienne ».

UN QUARTIER PRISÉ DES FAMILLES

Le secteur est idéalement situé, quasiment en plein centre, à cinq minutes à pied de la place de la Bastille et à dix minutes de la gare de Lyon. Quand je rentrais de mes folles soirées à Saint-Germain-des-Prés, j'étais le seul à pouvoir le faire à pied. L'avenue Daumesnil et le faubourg Saint-Antoine, qui en tracent les frontières, concentrent tous les grands magasins. On peut aussi bien y faire ses courses, se rendre à l'opéra ou aller courir sur la coulée verte, l'ancienne voie ferroviaire reconverte en promenade.

Les gens qui viennent sont très variés mais pas ceux qui y habitent.

MA MÈRE

Mais Ledru-Rollin, dans le jargon de ses habitants, est aussi un village. Son cœur bat dans le marché d'Aligre, tellement populaire qu'il est ouvert tous les jours. D'ailleurs, si la librairie du coin, Juliette Retamal, est partie pour le XX^e, ce n'est pas par

désamour de l'endroit, mais parce que « je ne peux pas vivre où je travaille », explique-t-elle. « Je rencontre trop de clients. Ils disent : vous ne m'avez pas vu, vous ne m'avez pas dit bonjour. » « Quand nous sommes arrivés ici, on vous a eus assez rapidement, raconte ma mère. On a décou-

vert le quartier, les gens qui l'habitaient, grâce à l'école. » L'endroit est un havre de paix pour les familles, avec ses trois écoles publiques et son école privée, qui se disputent les élèves. Il est à ce point apprécié qu'aucun parent ne veut envoyer son enfant à Bercy, sur le deuxième site de mon collège public, où tous les élèves doivent aller après la quatrième et qui a très mauvaise réputation.

Bizarrement, beaucoup de mes amis sont passés dans le privé à ce moment-là. Beaucoup sont partis.

LES ARTISANS REMPLACÉS PAR LES GRANDES MARQUES

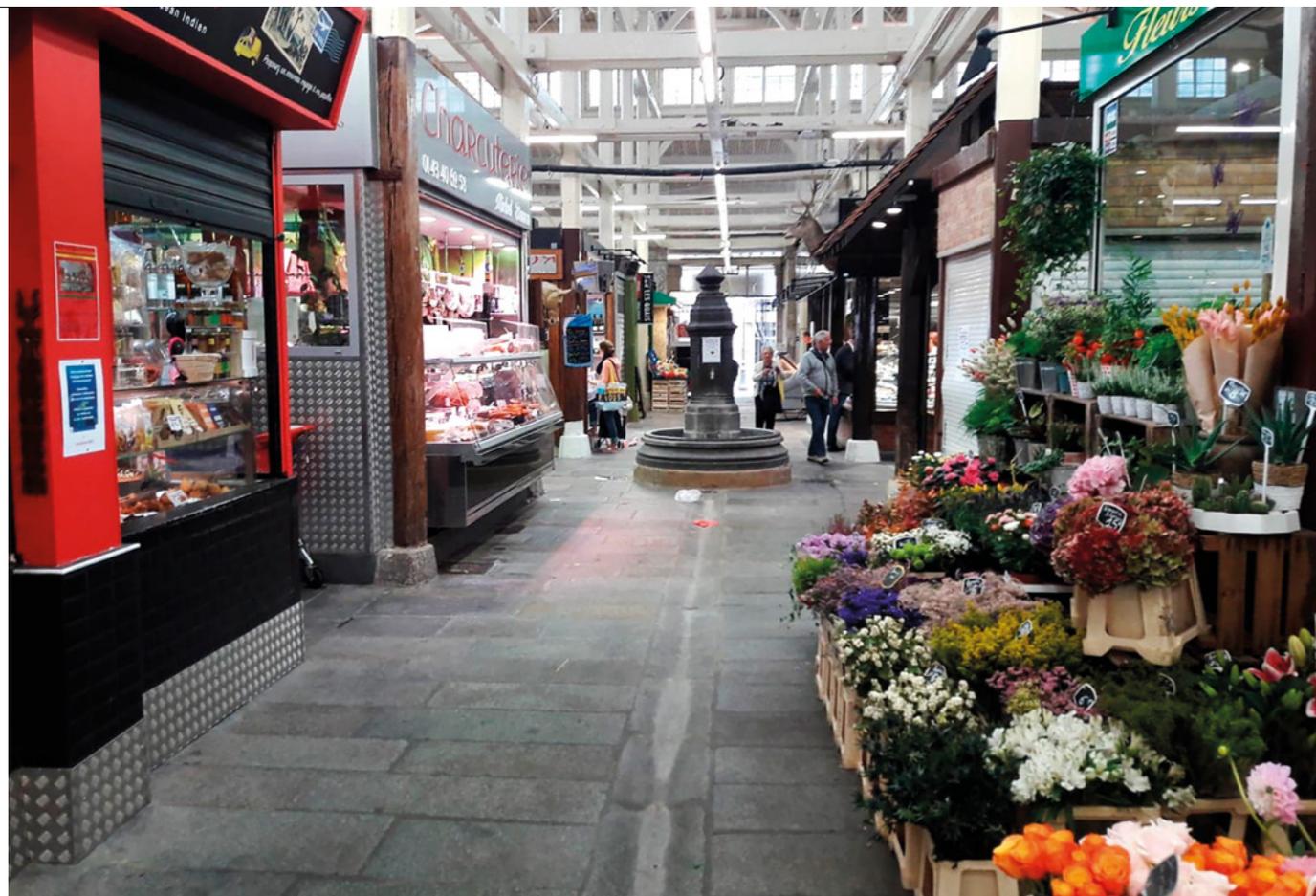
L'explosion des prix à Paris n'a pas épargné le XII^e, encore moins ce quartier des Quinze-Vingts dont tous les amis de mes parents vantaient les charmes



Les trois écoles enfilade dans la rue Charles-Baudelaire : la maternelle, le collège et le primaire.

au dîner. Quand mes parents vivaient ensemble, l'immeuble où nous habitons, qui ne comptait que des locataires, a été vendu à la découpe. « C'est un investisseur qui rachète tout et qui est exonéré d'impôts sur la plus-value après travaux, explique mon père. Tous nos voisins sont partis et tous ceux qui ont racheté avaient dix ans de plus que ceux qui partaient. » Nous étions entourés de cadres sup dont les enfants étaient déjà grands, ou qui n'en avaient pas. « Les quinquas ont remplacé les

quadras », résume mon père. Mes parents, eux, ont pu garder l'appartement, jusqu'à leur divorce. Petit à petit, sont apparus des magasins bio, des restaurants branchés, des salles de sport pour cadres pressés. Le faubourg Saint-Antoine, qui était le quartier des ébénistes depuis le XV^e siècle, a vu ses commerçants se transformer : « La plupart des boutiques de meubles ont été remplacées par des boutiques de fringues », raconte mon père. Ikea et Habitat règnent ●●●



Le marché couvert, sur la place d'Aligre, ouvert par tous les temps.

●●● en maître dans les appartements, les meubles industriels ont remplacé l'ancien. « Il y a un décorateur d'intérieur à côté de la maison, dans la cour, relate mon père à propos de notre ancien appartement. Dans notre immeuble, il y avait un passementier, Houllès, qui faisait des cordons pour rideaux, de la déco de luxe. Il a essayé de se moderniser mais il a fermé. »

Si le quartier a toujours été composé de professions intellectuelles, il ne reste « que des bobos, des gens cool qui ont plein de fric », grands lecteurs et très sociables, lance Juliette Retamal. Quelques HLM subsistent encore, en bas de la rue Abel et sur la place du marché d'Aligre; la mairie loue, sous le Viaduc des Arts, des emplacements à des artisans d'art et des ébénistes. Mais la mixité observée dans la rue ne reflète pas celle des appartements: « Les gens qui viennent sont très variés mais pas les gens qui y habitent », tranche ma mère.

Dans notre ancien appartement familial se trouvent aujourd'hui « des soixantaines qui veulent prendre leur retraite », explique mon père. Celui-ci habite maintenant Issy-les-Moulineaux, à un jet de pierres de Paris. Ma mère occupe un appartement à Bel-Air, dans le XX^e, non loin du bois de Vincennes. Ledru-Rollin leur manquera-t-il? « Ça ne me manque pas, assure mon père, mais le quartier est exceptionnel. »

J'ai fait mes cartons début janvier 2020 et je m'y suis baladé une dernière fois. Je ne regretterai pas l'appartement de ma mère, qu'elle avait acheté après son divorce. Mais quitter le centre de Paris est un vrai symbole. Dans le film *Tout ce qui brille*, l'une des héroïnes, qui habite en banlieue, explique à sa mère qu'elle ne veut plus « être à dix minutes » de la capitale. Désormais, c'est nous qui le serons.

Louis DE BRIANT

© Louis DE BRIANT

Lidl, l'idole de mon enfance

L'enseigne à bas prix située derrière chez moi a fermé il y a cinq ans, emportant avec elle de nombreux souvenirs de ma jeunesse. Un projet de réaménagement devrait enfin voir le jour.



Le parking est abandonné depuis cinq ans.

Cela fait quinze ans que ma mère a emménagé à Sin-le-Noble, une petite ville sans histoire située en plein cœur du bassin minier des Hauts-de-France. C'est là que j'ai passé une bonne partie de mon enfance, la totalité de mon adolescence, et que je retourne encore presque tous les week-ends. Pourtant cette ville, je ne la connais pas. Je n'étais pas le genre d'enfant qui enfourchait son

vélo pour explorer les environs avec les copains du quartier. Des années plus tard, je dois bien le confesser, c'est muni de mon GPS que je sillonne les rues, entre les murs de briques rouges.

Mon point de repère, le seul endroit que je connaissais comme ma poche, c'était le Lidl, situé juste derrière le mur de notre jardin. Son parking nous a souvent servi de terrain de jeu, à ma sœur et à

© Valentin HAMON-BEUGIN

moi, lors de dimanches ensoleillés. Un caddie peut se révéler mille fois plus divertissant que n'importe quelle console de jeu. Je pouvais bien me permettre d'utiliser leur matériel: je comptais parmi leurs clients les plus fidèles. À chaque fois que nous tombions en panne de Coca ou de gruyère, je me faisais une joie de faire l'aller-retour jusqu'au supermarché. Huit minutes, top chrono. Du haut de mes 8 ans, je n'étais pas peu fier de me voir confier une telle responsabilité. Au collège, le Lidl est devenu partie intégrante de mon train-train quotidien. Passer par le parking était un raccourci pratique pour regagner mon chez-moi au plus vite.

Si j'emploie le passé, c'est que le Lidl lui appartient désormais. En 2014, la direction a décidé de fermer le magasin, pour le délocaliser à deux kilomètres. Un changement en apparence anodin, mais un petit cataclysme pour les habitants du quartier

Saint-Joseph, l'un des plus vieux de la ville. Située entre les dynamiques centres-villes de Sin-le-Noble et de Douai, cette portion

urbaine est une enclave qui n'attire pas le client. On n'y trouve plus qu'un garage, une station essence et un tabac, tenu par une sexagénaire au regard terne. Même l'église Saint-Joseph, qui lui donnait son nom, a été abattue: les ravages de la mэрule, un champignon destructeur pour les boiseries. Le Lidl était donc bien plus qu'un simple temple de la consommation. C'était l'endroit où l'on appréciait retrouver ses voisins, pour parler météo ou prendre des nouvelles des enfants, partis vivre loin du chômage endémique, qui concerne près de 20% des actifs. Pour les solitaires du quartier, c'était l'un des rares endroits où croiser du monde et échanger quelques mots. En raison des (incessants) travaux pour aménager le passage du tramway, les places de stationnement dans le quartier sont devenues de plus en

La friche semblait condamnée à rester abandonnée, narguant mes joyeux souvenirs d'enfant.

plus rares. Le parking du magasin, toujours ouvert, accueillait gracieusement les voitures des habitants, en quête d'une place libre.

DU SUPERMARCHÉ AUX COURS DE KARATÉ

Cinq ans plus tard, deux épaisses grilles vertes empêchent quiconque d'y accéder. L'imposant bâtiment du supermarché périclote lentement et les mauvaises herbes envahissent peu à peu le bitume. Personne n'a voulu racheter les lieux. Pas même une entreprise de pompes funèbres, un temps intéressée. La friche semblait vouée à l'abandon, narguant mes joyeux souvenirs d'enfant. Heureusement, l'ancien Lidl ne devrait plus rester dans cet état très longtemps. Le 9 septembre 2019, la mairie a signé un accord pour en devenir propriétaire, après avoir évoqué le projet pendant des années. Le maire de la ville, Christophe Dumont, se défend de toute perspective électoraliste et assure qu'il voit dans cet ancien supermarché l'occasion de redynamiser le quartier. « Nous ne pouvons plus accepter que des friches viennent ternir l'image de la ville. Cet endroit possède un fort potentiel, nous allons donner naissance à de très belles structures », s'enthousiasme-t-il. Un tout nouveau dojo va ouvrir; les rayons dans lesquels je flânais jadis seront bientôt remplacés par des tatamis où se contorsionneront des athlètes en devenir. La réserve de l'ancien Lidl, elle, sera transformée en restaurant scolaire, pour désengorger les cantines bondées de la ville. Une maison de quartier devrait également voir le jour, là où se tenait la boucherie. « C'est important de recréer du lien entre les citoyens. Les personnes âgées pourront venir jouer aux cartes, et on peut imaginer une permanence de l'état civil pour faciliter certaines démarches administratives », avance l'édile.

Une page de ma jeunesse est en train de se tourner, mais je suis heureux de savoir que l'histoire de mon quartier continue de s'écrire. Il se pourrait bien que cette ville m'intéresse plus que je ne le pensais. Le GPS, je parviendrai peut-être un jour à m'en passer.

Valentin HAMON--BEUGIN

Quand le cœur d'une ville se remet à battre

Dans le Val-de-Marne, Sucy-en-Brie a un seul mot d'ordre: se dynamiser. Alors que la plupart des villes font face à un dépeuplement de leur centre, la ville de mon adolescence voit ses rues se remplir et les magasins fleurir.

« **E**t sinon, avant d'être à Lille, tu étais où ? » À cette question, je réponds généralement « Paris », rechignant à évoquer le

Val-de-Marne. Par facilité surtout car, pour moi, la petite ville de Sucy-en-Brie est insignifiante. Nichée

à 20 kilomètres du centre de Paris, elle vit à l'ombre de la capitale et de la préfecture de son département, Créteil. Pour faire les magasins, la collégienne que j'étais prenais le bus pour le centre commercial Créteil Soleil. Un peu plus âgée, j'allais à Paris boire des verres et y faire la fête avec mes amis sucyciens, et si la paresse nous gagnait, nous descendions quelques arrêts de RER plus tôt, à La Varenne. Jamais il ne nous est venu à l'idée de rester à Sucy.

Dans cette commune de 26 000 habitants, on ne voit que des bars PMU, des échoppes éparpillées çà et là, des petits supermarchés et quelques restaurants. Pour espérer trouver un peu d'animation, il faut vivre dans le haut de la ville, sur le plateau, où se situent le centre-ville et le lycée public. Les quartiers résidentiels côtoient les barres HLM, entourés par des parcs et la forêt Notre-Dame. Sucy-en-Brie, cette petite ville du sud-est de l'Île-de-France, qui

Je voyais les rues vides et les boutiques fermées.

ressemble à tant d'autres. Un constat amer et blasé que j'ai forgé durant mes sept années vécues là-bas, de 2009 à 2015, alors que je voyais les rues vides et les boutiques fermées. ●●●



La rue du Moutier, dans le centre-ville historique de Sucy, a été entièrement repavée et sera piétonnisée.

●●● Puis je suis partie dans le Nord pour mes études supérieures. En retournant à Sucy pour voir mes parents, j'ai vu petit à petit la ville se transformer. À mon grand étonnement: alors que mes amis originaires de la France entière me parlent de leurs villages qui se meurent lentement et des centres-villes qui se dépeuplent, je remarque à l'inverse une animation grandissante dans ma ville.

La rue du Moutier, qui traverse le centre historique (appelé aussi bourg ancien), renaît doucement. Les locaux vacants ont trouvé des commerçants: une esthéticienne, une agence immobilière, un maga-

Les locaux vacants ont trouvé des commerçants.

sin de puériculture, un vendeur de prêt-à-porter, un tatoueur, et même deux boutiques éphémères où, pour une semaine ou deux mois, les artisans-créateurs se succèdent. Un peu plus loin, près du plus vieil arbre de la ville, un maître-chocolatier a élu domicile en 2018, dans une ancienne métairie. En descendant un peu, on tombe sur le tribunal d'instance, ouvert en 2015, qui attire du monde et anime la ville.



L'ancienne métairie a été réhabilitée en chocolaterie artisanale.

Sucy surfe d'autant plus sur les tendances qu'elle a créé l'année dernière un rassemblement de food truck, Popott' Truck, organisé deux week-ends par an. La start-up FoodChéri, qui livre des plats cuisinés, a même décidé, après Paris et Lyon, d'ouvrir ses nouveaux locaux dans le parc d'activité du Petit-Marais!

UNE FORTE VOLONTÉ MUNICIPALE

Début septembre 2019, la ville a transformé l'ancienne résidence du gardien de l'espace culturel Jean-Marie Poirier en Maison du coworking, un

espace de travail partagé. Connexion très haut-débit, six postes de travail, une salle de réunion, imprimante et cuisine... Selon *Le Parisien*, une trentaine de personnes a déjà manifesté le désir de s'y intégrer. Sucy-en-Brie est en ébullition. La ville de mon adolescence serait-elle devenue jeune et dynamique pendant mon absence?

J'interroge ma mère: « Et toi, tu as remarqué un changement depuis que nous avons déménagé à Sucy? » Assise devant moi sous la tonnelle de notre jardin sauvage, où seul le passage des avions en direction d'Orly au-dessus de

nos têtes nous rappelle notre proximité avec Paris, elle opine vivement du chef. « Oui! C'est beaucoup plus vivant qu'avant, ça bouge », me répond-elle. Elle concède également qu'elle se promène plus volontiers dans le centre-ville qu'avant et renchérit: « Je ne vais d'ailleurs plus au Carrefour d'Ormesson-sur-Marne pour faire mes courses », ce qui demandait de prendre la voiture pendant une vingtaine de minutes. Maintenant, en seulement quelques pas, elle peut acheter ses fruits et légumes au primeur, faire un tour à l'épicerie bio ou encore acheter des cadeaux pour mes petits cousins. « Je pense que les gens ont besoin de retrouver des commerces de proximité, avec des commerçants qui te connaissent et avec qui tu peux discuter, avance ma mère. Surtout que maintenant, nous avons conscience qu'il faut faire travailler les artisans locaux! »

Une vie associative – dont celle des commerçants – très intense, une bonne communication de la mairie qui poste régulièrement sur les réseaux sociaux des portraits de commerçants... Les efforts, mis

Le centre-ville est très mignon, et il n'y a rien de vraiment similaire dans les villes alentours.

CORINNE BLONDIN, COMMERCANTE

en place pour attirer les entreprises, semblent porter leurs fruits: dans le centre-ville historique, trois boutiques ont ouvert à l'automne 2019.

Toujours dans mon jardin, ma mère tire une dernière bouffée sur sa cigarette

et conclut: « Le centre-ville se repeuple ». Et effectivement, lorsque je l'arpente, je vois plus de têtes qu'avant. La vieille rue pavée du Moutier a entièrement été refaite pendant l'été 2019, tout comme le parvis de l'église. Reliques estivales, des chaises longues floquées du logo de la ville invitent les badauds à profiter du nouveau cadre, à se détendre autour d'un verre ou se reposer devant les boutiques. Le château, emblème de Sucy, sera lui aussi transformé. En lieu et place de son vieux parking de terre cabossé

se tiendra un jardin à la française. La piétonisation du centre-ville et les changements des règles de stationnement sont aussi au programme de cet énorme chantier de rénovation du centre-ville, le plus gros depuis vingt-cinq ans. Plus de trois millions d'euros, dont près de la moitié financés par la région, ont été investis depuis son lancement en 2016 par la maire Les Républicains Marie-Carole Ciuntu. Les travaux s'achèvent bientôt et devraient, selon la mairie, dynamiser le centre-ville et renforcer l'attractivité de Sucey. En créant des commerces et des logements, tout est fait pour revaloriser ce « cœur de ville ».

En tout cas Corine Blondin en est persuadée : grâce aux travaux et à la piétonisation du centre-ville, il y aura encore plus de clients pour sa boutique, située en plein milieu de la rue du Moutier. Elle y a ouvert en 2015 Tombé du Nid, magasin spécialisé dans la petite enfance. Dans sa vitrine, jouets et peluches farfelues attirent l'oeil. « J'ai eu un coup de cœur pour le centre-ville, assure-t-elle avec douceur. Il est très mignon et il n'y a rien de vraiment similaire dans les villes alentours. Après les travaux, il sera encore plus chaleureux et les gens vont y flâner. » Je tombe des nues : selon elle, même à Saint-Maur-des-Fossés, la ville chic et bourgeoise à coté de Sucey, la vie commerçante n'est pas aussi dynamique ! La chocolatière Christelle Rioblanco



Le parking du château de Sucey va devenir un jardin à la française, où les habitants pourront flâner.

“**S'il n'y a pas de commerces, il n'y a pas de vie.**”

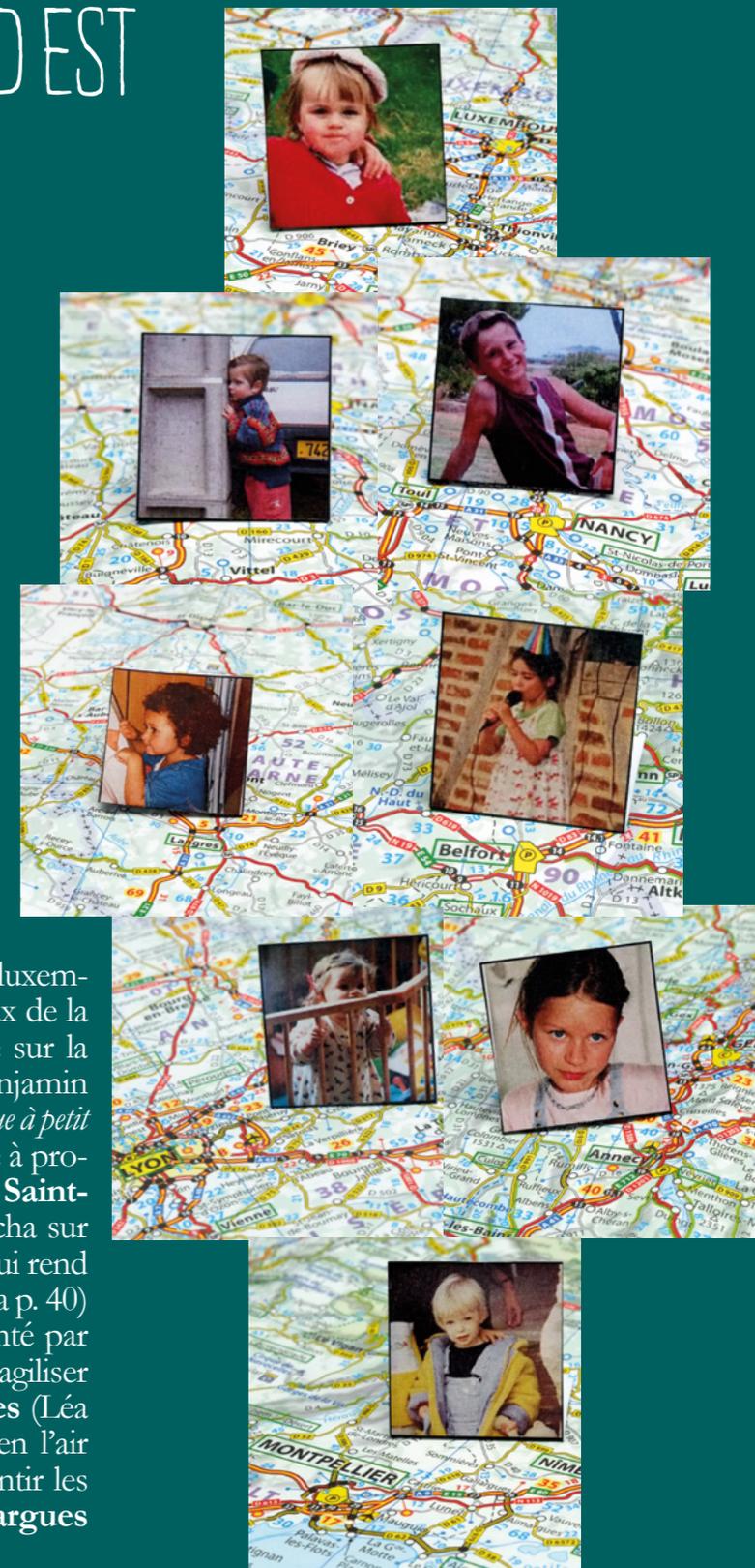
CHRISTELLE RIOBLANCO,
CHOCOLATIERE

ajoute : « Comme il n'y a pas grand chose à Sucey, la mairie essaie de dynamiser la ville au maximum. Et ça passe par les commerces : s'il n'y en a pas, il n'y a pas de vie ».

Seule inquiétude engendrée par les travaux : la réduction du nombre de places de parking, qui deviendront payantes. Chérif Mamar, gérant de l'épicerie bio du centre-ville (la seule dans les villes alentours), craint que cela ne dissuade sa clientèle de venir. Corine Blondin glisse néanmoins, pleine d'espoir : « Ce serait vraiment bien que le centre-ville revive »

Marion FONTAINE

LE GRAND GRAND EST



Les destins des villages situés à la frontière luxembourgeoise ne sont pas si différents de ceux de la campagne nîmoise. Dans son témoignage sur la transformation de **Bleurville** (p. 50), Benjamin évoque « ces communes rurales que la modernité tue à petit feu ». Un récit qui fait écho à celui d'Agathe à propos de la commune iséroise de ses aïeux de **Saint-Agnin-sur-Bion** (p. 44) ou celui de Natacha sur **Val de Briey** (p. 31). Cette « modernité » qui rend la vie plus chère à **Annecy** (décrite par Clara p. 40) et fait perdre des emplois à **Belfort** (raconté par Noémie p. 36) ne réussit toutefois pas à fragiliser des amitiés de toujours du côté de **Langres** (Léa p. 28), à empêcher certains de s'envoyer en l'air vers **Nancy** (Hugo p. 38), ni même à ralentir les envies de cave indépendante à **Souvignargues** (Anne-Laure p. 47).

Les jeunes du coin

Dans les environs de Langres, campagne haut-marnaise en déclin, les jeunes manquent de tout sauf d'une « bande de potes ». Grâce à elle, ils réinventent les codes d'une ruralité en perte de repères et de prestige.

Comme d'habitude, le TER Grand Est est presque vide après son passage en gare de Troyes. Novembre 2018, il me reste encore une heure et demie avant d'arriver à destination pour rejoindre mes amis, qui ont déjà commencé l'apéro. Prenant mon mal en patience, je lance aléatoirement un podcast sur Bing Audio : « Les gars du coin ». Très vite, j'ai l'impression que le sociologue que j'écoute est télépathe, tant il décrit avec justesse mon milieu d'origine, qu'on appelle, à tort, la France périphérique. Quand l'émission se termine, le train est presque à Langres. J'ai pourtant le sentiment d'y être déjà.

LA VILLE LA PLUS FROIDE DE FRANCE

Ce chercheur, Benoît Coquard, a publié plus tard *Ceux qui restent* (1), un livre qui dépeint la nouvelle génération des campagnes en déclin. Pour documenter son ouvrage, il a mené des enquêtes d'observation en Haute-Marne. C'est justement dans ce département, où les vaches sont plus nombreuses que les habitants, que j'ai grandi. J'y retourne régulièrement, par besoin de revoir mes amis. Selon Benoît Coquard, je fais désormais partie



Ma bande de potes s'est formée « à Diderot », l'unique lycée de Langres. Depuis, elle se réunit toutes les semaines, sans exception.

Malgré sa réputation de ville la plus froide de France, la cité lingonne ne manque pas de charme avec ses remparts et ses lacs. Mais pour ma génération, elle brille par son passé, plus tellement par son présent. Hier, elle était l'un des évêchés les plus puissants du royaume de France. Aujourd'hui, son économie repose principalement sur l'aide à la personne, l'industrie du plastique et l'agriculture.

ICI, LE NIVEAU DE DIPLÔME IMPORTE PEU

Denis Diderot, le plus célèbre des Langrois, a donné son nom à la rue commerçante, au lycée, à la boulangerie et à l'auto-école. Mais dès qu'il en a eu l'occasion, il a émigré à Paris pour y poursuivre ses études. Presque trois siècles plus tard, les bacheliers n'ont, eux non plus, pas d'autres choix que de quitter le département, dépourvu de faculté.

De nombreux jeunes n'envisagent cependant pas l'émigration définitive. « *Ceux qui restent* », comme les nomme Benoît Coquard, n'ont souvent qu'un baccalauréat ou une licence en poche. Mais dans ma campagne, le niveau de diplôme importe peu. « *Contrairement à ce qui est admis partout, il n'y a pas d'adhésion à la norme des longues études* », analyse le sociologue. Les « *bons jeunes* » sont indépendants financièrement et exercent rapidement un travail, de préférence manuel et visible.

D'ailleurs, entre amis on parle de tout, sauf de notre cursus scolaire, la seule chose qui nous sépare. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de célébrer mon admission à l'école de journalisme, ou même de l'évoquer spontanément. Benoît Coquard évoque un « *renversement de prestige* » : le statut social d'une personne ne s'évalue pas selon les critères que l'on valorise en milieu urbain. De cette manière, « *ceux qui* ●●●

de « *ceux des week-ends* », cette catégorie d'étudiants qui passent la semaine « *à la ville* » et reviennent en fin de semaine et pendant les vacances « *pour retrouver la bande de potes* ».

Mes potes, ils sont tous nés ici, ou presque. Et ce sont, en quelque sorte, les derniers Langrois. Depuis trois ans, la sous-préfecture de 7 300 habitants n'a plus de maternité, faute de naissances suffisantes. Langres, à plus d'une heure de Dijon, Troyes et Nancy, perd des habitants depuis le XIX^e siècle.

J'ai grandi dans « ce coin paumé » comme la France en compte tant. Dès l'école primaire, mon père a été très clair : « *Tu ne t'enterreras pas ici* ». Alors, pendant mon enfance et mon adolescence, j'ai accompli les rites de passage et respecté les normes du monde rural : les fêtes de village, la tradition du charivari, la Sainte-Catherine, mais aussi le shopping à une heure de route, le permis indispensable, les rendez-vous au McDo. Parallèlement, j'ai intériorisé le fait qu'à mes 18 ans, je quitterais un territoire qui ne pourrait pas m'offrir d'avenir professionnel.

© Florentine COLLIAT

“ On peut nous prendre pour des péquenots, mais nos liens sont plus forts que les autres. C’est ce qui nous rend riches.

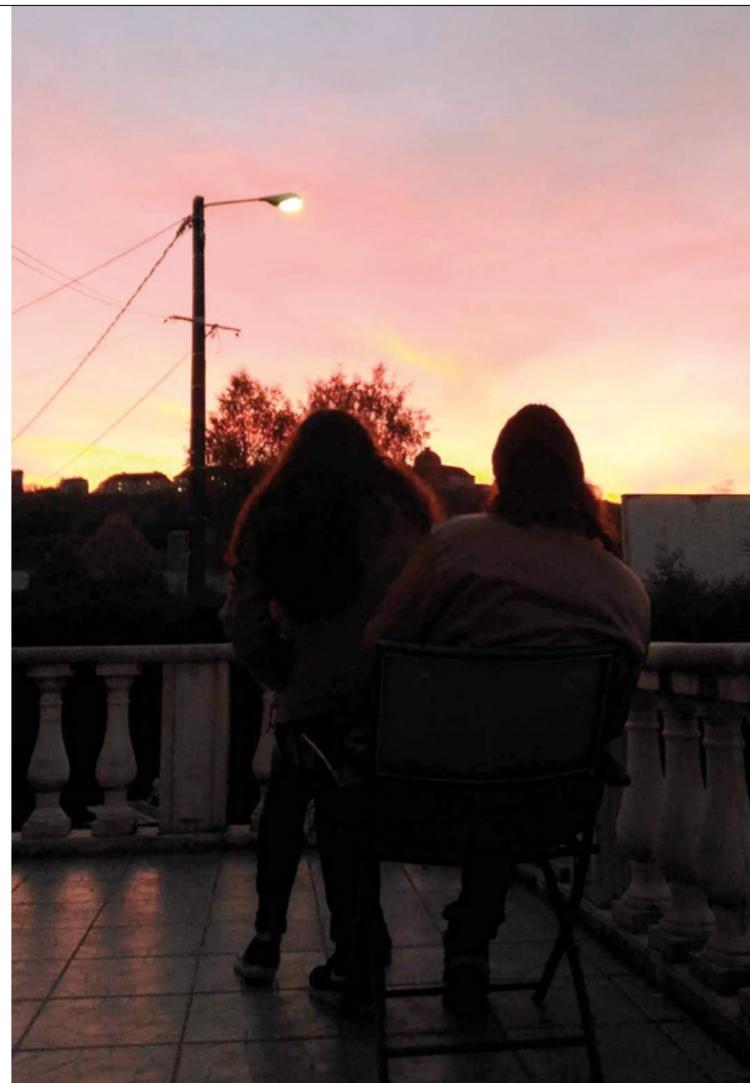
JULIETTE, MA MEILLEURE AMIE

●●● *restent ne se sentent pas autant dominés, ils ont moins l'impression de faire du surplace* ». Pour eux, la réussite se mesure à l'intensité de leurs amitiés, que l'auteur compare à des « *clans* ».

Juliette, ma meilleure amie, est une Haut-Marnaise pure souche. L'an dernier, elle a mis en suspens ses études pour intégrer un service civique à Langres. « *Fière de venir d'ici* », elle compare notre groupe d'amis à « *une grande famille* ». « *On peut nous prendre pour des péquenots, mais nos liens sont plus forts que les autres. C'est ça qui nous rend riches* », estime-t-elle.

LES MAISONS REMPLACENT LES BARS

Chez moi, le calendrier s'organise autour des prochaines fêtes et des apéros informels quasi-quotidiens. « *Histoire de voir du monde* », relève Juliette. Les bistrotts et les bals montés, de plus en plus rares, ont été remplacés par de nouveaux lieux de sociabilité. Dès le collège, la jeunesse se retrouve dans les salles polyvalentes des villages voisins ou dans des squats pour tromper l'ennui. La vingtaine passée, elle accède rapidement à la propriété, le prix de l'immobilier en Haute-Marne étant le deuxième plus faible de France. Dès lors, on aménage son logement de sorte à pouvoir accueillir ses amis. Dans le loft de Juliette, on retrouve ainsi des canapés, des cartes, des jeux-vidéo et des matelas. Le centre-ville de Langres se désertifie, mais les liens sociaux perdurent, non plus à l'extérieur mais à l'intérieur des maisons.



© Juliette LECOMTE

La maison d'Albin fait face aux remparts de Langres. C'est le seul membre de ma bande d'amis qui habite « en ville » depuis son enfance.

C'est dans cet entre-soi que « *ceux qui restent* » trouvent leur conjoint et des opportunités professionnelles. Loin des « *clichés qui les font passer pour des beaufs racistes ou des pauvres ruraux dans la misère* » – d'après les mots de Benoît Coquard – les jeunes du coin ont le sentiment d'être là où il faut. Relégués socialement, ils rejettent les contraintes du monde urbain et réinventent les manières de vivre en ruralité, pour faire de leurs stigmates une force.

Léa GUYOT

(1) Édition La Découverte, 2019, 19 euros.

À la recherche de la campagne perdue

Petite cité bourgeoise posée au milieu d'un bassin minier et rural, Briey tente de tenir son rang en Meurthe-et-Moselle. Elle mise sur le développement du commerce, au détriment d'une forme d'authenticité.

Val de Briey. Une nouvelle commune, résultat d'une fusion entre deux villages, Mance et Mancieulles, au premier jour de l'année 2017.

Un nouveau nom aussi, qui voudrait sonner comme un Eldorado. Il y a longtemps pourtant que la promesse est déçue. La sous-préfecture de Meurthe-et-Moselle demeure un bourg ordinaire, d'environ 9 000 habitants.

Dès la fin du 19^e siècle, la commune donne pourtant son nom à l'un des bassins sidérurgiques à l'ori-

gine de la croissance exponentielle du Nord lorrain jusqu'aux années 1970: le bassin de Briey. Dans sa traîne, les cités-usines de Moutiers, Jœuf, Auboué ou Homécourt se développent le long de la vallée de l'Orne. Des vagues d'immigration polonaise et italienne y affluent dès la fin des années 1930, répondant à l'appel de main-d'œuvre.

La cité briotine est la seule commune de droite au milieu d'un bassin ouvrier, dirigé par une majorité communiste. En 1960, l'architecte Le Corbu- ●●●



Depuis les lotissements, le seul vis-à-vis donne sur le silo à grains qui domine la plaine.

© Natacha KADUR

●●● s' y bâtit l'une de ses « cités radieuses », sur le modèle de celle de Marseille. « *Briey comptera bientôt près de 200 000 habitants!* », entend alors mon père, sur les bancs de l'école à la fin de la décennie. Il est lui-même issu d'une famille d'ouvriers de la sidérurgie. Ma mère le remarque sur le plongeur olympique de la piscine d'Amnéville, à l'automne 1980. Ils déménagent dans une maison mitoyenne de la commune de Briey, où mon père travaille comme comptable. Après ma naissance en 1986, ils envisagent d'acquérir une maison avec jardin, garage et balançoire. Ils font deux kilomètres jusqu'à Lantéfontaine, le premier village à la sortie de Briey en direction du « Pays-haut »: une réserve de travailleurs frontaliers, qui s'étend jusqu'aux portes de la Belgique et du Luxembourg.

DU « MOYEN-ÂGE » À LA MODERNITÉ

Il n'y a rien de spectaculaire à Lantéfontaine. Le cadre peu changeant a enveloppé mon enfance d'une tranquillité diffuse. Les étés ressemblent à d'autres étés. Les étangs accueillent toujours le soleil couchant. Rien n'a changé, ou presque.



La cité radieuse de Briey, construite pour loger la population attirée par l'expansion des mines de fer.

C'est devenu un village dortoir, les gens ne se rencontrent plus.

MICHELLE GITZINGER,

UNE HABITANTE

À l'angle du principal croisement du village, Michelle Gitzinger habite toujours l'une des premières maisons neuves bâties dans les années 1960, en dehors des maisons de maître de la rue principale. « *Ici, on est passé du Moyen-Âge à la modernité, d'une façon inter-*

sidérale », témoigne celle qui n'a jamais quitté le village depuis sa naissance, en 1940. Un petit pont de béton enjambe le ruisseau qui formait l'ancien « gué » en face de

chez elle. Des maisons sont construites le long de la rue principale, autrefois bordée de peupliers. La fin des années 1970 est marquée par la construction de nouveaux lotissements, comme celui dans lequel j'ai grandi. La rue de l'Étendard s'évanouit au bord des champs, avec pour seul vis-à-vis, la vue sur le silo à grains qui domine la plaine.

De là, on aperçoit très bien la cité radieuse pensée par Le Corbusier. Un *rubik's cube* qui semble avoir été déposé en pleine forêt de la main d'un géant. Le paquebot de béton a échoué au milieu des arbres. Loin de s'en trouver abattus, ils couvrent la solitude de ce bâtiment aux allures de grand hôtel décati.

L'école du village, que j'ai fréquentée de la maternelle jusqu'au CM2, n'accueille aujourd'hui plus que les tout-petits, à la suite d'un regroupement d'écoles communales. Quant au centre aéré du village voisin, qui égayait mes étés, il a fermé il y a près de quinze ans.

Les familles sont toutefois toujours présentes dans les villages. Mais pour Michelle, les évolutions de la modernité s'accompagnent de la dégradation du lien social: « *C'est devenu un village*



Michelle Gitzinger vient de fêter ses 80 ans. Elle est la dernière habitante à être née dans une maison du village.

dortoir. Les gens prétendent chercher de la ruralité, mais moi je ne vois plus de la ruralité, car chacun reste dans son coin. Les gens ne se rencontrent plus: ils viennent pour être tranquilles, parce qu'ils travaillent tous au Luxembourg. Pour moi ce sont des esclaves modernes: ils ont de bonnes paies mais ils n'ont rien à dire. »

Deux kilomètres plus loin, le hameau d'Immonville appartient aussi à la commune. Derrière le clocher, Évelyne Tomasi arrache

Ce n'est plus comme avant, chacun reste chez soi, on se calefeutre.

ÉVELYNE TOMASI,
UNE HABITANTE

les mauvaises herbes entre de vieilles tombes cerclées par un écrin de pierre. Une façade aux volets bleu roi occupe la ruelle qui borde le flanc de l'église. « *C'était la maison de ma grand-mère*, explique cette habitante retraitée, en désignant le perron de la tête. *Elle s'asseyait là, sur les marches.* » Evelyne m'emmène en quelques pas devant un ancien corps de ferme. Elle est y née, dans la chambre du rez-de-chaussée qui donne sur la route principale.

« *Là, il y avait un grand tronc d'arbre*, me montre-t-elle en face du large trottoir. *Nous nous réunissions ici le soir quand j'étais jeune. Il y avait plein de bannetons sur le grillage derrière. On se les jetait dessus car ils s'accrochaient à nos vête-*

ments. Vous voyez ce que c'est les hannetons ? » Un cousin de la coccinelle et du scarabée. Dans ma campagne des années 1990, les hannetons étaient déjà victimes des épandages agrochimiques. J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'un oiseau.

Évelyne habite toujours son village natal, au fond d'un cul-de-sac.

« Il y a plein de nouvelles familles, mais on ne les connaît pas. Ce n'est plus comme avant, chacun reste chez soi, on se calfeutre », lâche-t-elle, avant de se retirer.

Mon vin, je peux l'acheter au Super U!

LE MAIRE À UNE COMMÉRÇANTE

Myriam Monti, elle, s'est installée à Lantéfontaine en 2013, avec son mari et leur fils, dans une grande bâtisse en pierre au cœur du village. Il y a deux ans, elle abandonne son travail dans la grande distribution, transforme son hangar et ouvre une cave spécialisée dans les vins de Bourgogne. Des entreprises locales privatisent l'espace afin d'y organiser des dégustations et des déjeuners d'affaires: « Les gens qui empruntent la route s'arrêtent, mais il n'y a pas beaucoup de gens du village qui viennent, c'est dommage, explique Myriam. Même le maire ne fait pas l'effort, il m'a dit : "Mon vin je peux bien l'acheter au Super U, ça me va très bien" ! »

La galerie marchande de la Poterne, située en contrebas de la ville, a fêté ses 30 ans.



Le Super U a été construit en 2003 à l'écart du centre de Briey, pour être accessible depuis les ronds-points qui distribuent les différents réseaux routiers de la ville. Briey, bâtie sur un éperon rocheux, se divise entre une partie haute d'une part, une partie basse de l'autre. Alors que le Super U surplombe la ville haute, en bas s'étend la Poterne, une galerie marchande construite il y a trente ans. Elle fait partie du quartier historique, qui s'étend des ruines de la forteresse jusqu'au plan d'eau, situé en contrebas.

6 000 M² DE NOUVEAUX MAGASINS

J'ai trainé ma mère à la Poterne pour m'acheter une paire de chaussures Caterpillar à l'Arkansas, et des générations de lycéens ont acheté leurs cartes d'anniversaire géantes à la boutique cadeau Le Plus. Mais la galerie piétonne, coincée dans la cuvette basse à l'écart des grands axes, souffre d'un manque de visibilité: « On a encore notre clientèle, car on peut faire des choses que les grandes enseignes ne peuvent pas se permettre, ça compte pour les gens, mais on ne sait pas combien de temps cela va durer », m'explique Stéphanie, vendeuse au Plus depuis deux ans. Elle, par exemple, prend le temps pour les clients qui défilent devant sa caisse. Elle doit scanner chaque code-barres, afin qu'ils puissent retirer leurs achats faits sur Internet.

Les grandes enseignes qu'elle mentionne ont fleuri dans la zone d'activités commerciales, dernier projet d'agrandissement construit autour du Super U en périphérie de la ville, inauguré fin 2018 sous le nom de « Shopping du Val ». Une initiative portée par la famille Grieco, propriétaire de l'enseigne Chaussea, fondée en 1984 dans la commune voisine de Valleroy, où se situe tou-

L'idée c'est de faire en sorte que les gens ne partent pas.

LIONEL MAUFFREY, OPTICIEN



La nouvelle zone d'activités commerciales « Shopping du Val ».

jours son siège social. Le Val représente aujourd'hui une surface commerciale de près de 6 000 m² avec bien-sûr, un magasin Chaussea.

ÉQUILIBRER LE HAUT ET LE BAS

Toutefois, bien qu'elle capte certains de leurs clients, la zone commerciale draine un flux non négligeable de consommateurs, qui profite aussi aux petits commerçants. « Briey a le vent en poupe, explique Lionel Mauffrey, opticien à la Poterne et président de l'Union des Commerçants de la ville. Il y a une vraie politique de développement en faveur des commerçants. Tout est organisé pour qu'il y ait un équilibre entre le haut et le bas. L'idée, c'est de faire en sorte que les gens ne partent pas. »

En bas, le plan d'eau de la ville attire toujours du monde. « Nous ici, on essaie de préserver l'authenticité, explique Jacky, chef de salle à La Closerie, un café-restaurant historique de Briey-Bas. Alors, même si il y a de la concurrence, on va essayer d'être encore plus sympas ! »

Natacha KADUR

Face à l'industrie meurtrière, le lion ne rugit plus

General Electrics, l'un des principaux employeurs de Belfort, prévoit de supprimer 485 emplois d'ici à la fin de l'année 2020. Un coup dur pour une ville qui peine à retrouver un élan économique.

Je me souviens, assise à l'arrière du monospace familial, calée entre mon frère et ma sœur, de l'arrivée à Belfort. Les façades des immeubles prenaient progressivement des teintes jaune, vert, bleu, rose. Pas vraiment du goût de ma mère. Mon père, qui a passé toute son enfance à Belfort, était plus positif : « Elles permettent d'égayer la ville. » Ma mère avait embrayé : « C'est sûr qu'avec ce ciel gris, ça ne peut pas faire de mal. » Quinze ans plus tard, la commune a perdu de ses couleurs. Ses jeunes se projettent ailleurs et l'emploi est mis à mal par les différentes fermetures de sites industriels.

Je suis née le 9 janvier 1996 dans la maternité de l'hôpital de Belfort. Mais ma ville de naissance, je l'associe surtout à mes grands-parents, ma tante et ma cousine. Je n'y ai vécu que les premiers jours de ma vie. Ma mère avait été accueillie chez mes grands-parents paternels pour être soulagée durant sa grossesse. Ils prenaient soin de mon frère et de ma sœur pendant que j'attendais sagement dans son ventre.

CHUTE LIBRE DANS L'IMMOBILIER

Une vingtaine d'années plus tard, en mai 2018, la maternité a disparu, tout comme l'ensemble de l'hôpital par la suite. Il sera bientôt remplacé par une résidence pour seniors.

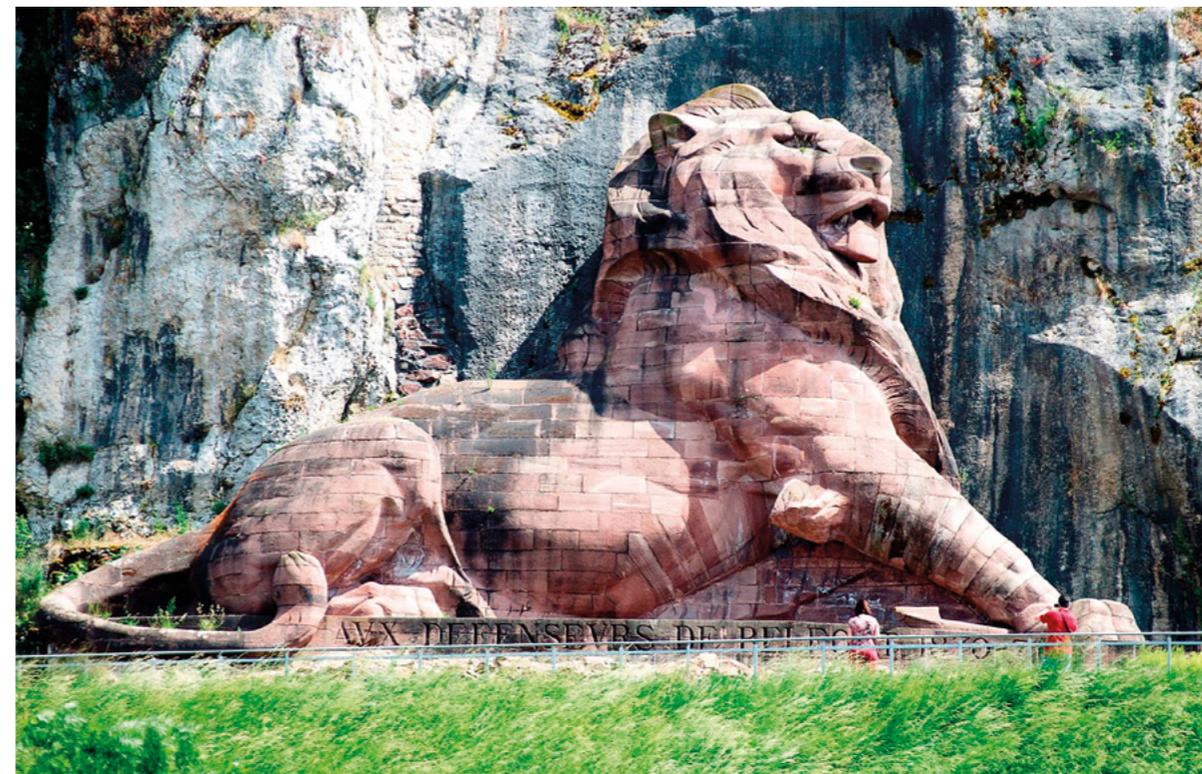
Aujourd'hui, le mètre carré coûte 1 005 euros, contre 2 000 euros en 2007.

UNE AGENT IMMOBILIER

Les façades colorées, elles, se sont ternies avec les années et le prix de l'immobilier est en berne : « Depuis 2008, on constate qu'il y a une perte de 20 à 30% de la valeur de l'immobilier. Aujourd'hui, le mètre carré coûte 1 005 euros, contre 2 000 euros entre 2003 et 2007 », explique Jeanne Prevot, agent immobilier.

« Belfort, c'est une ville qui a une histoire riche », tient à noter ma cousine Alma. Ce n'est pas une formule en l'air. Cette histoire est à l'origine du découpage géographique du plus petit département de France, le Territoire de Belfort. Il reprend les lignes du siège de Belfort, en 1870, durant la guerre franco-allemande. On doit aussi à cette histoire une station du métro de Paris nommée « Denfert-Rochereau », en la mémoire du colonel Pierre Philippe Denfert-Rochereau qui libéra la ville grâce à sa ténacité. Ou encore une statue de onze mètres de haut et vingt-deux mètres de large : le Lion de Belfort. Les mains d'Auguste Bartholdi l'ont sculpté, avant de réaliser la célèbre Statue de la Liberté de New York.

De son passé, Belfort n'a pas uniquement conservé des vestiges artistiques ou géographiques. La ville a aussi sauvé un esprit de résistance et de solidarité. En témoigne la manifestation du 22 juin 2019, après que General Electrics a annoncé vouloir supprimer environ 792 des 4 300 postes du site de Belfort (un nombre ramené depuis à 485). « 5 000 à 6 000 personnes étaient présentes, bien plus que le nombre de suppressions de postes prévu. À Ford-Blanquefort par exemple, il y avait moins de personnes qui manifestaient que d'emplois menacés. Cela montre bien qu'il y a un attachement



Le Lion de Belfort symbolise la résistance de la ville, qui doit plus que jamais faire face à la désindustrialisation.

de la ville à son usine et à ses ouvriers », s'enorgueillit Damien Pagnoncelli, secrétaire départemental de la Confédération générale du travail (CGT).

UNE INDUSTRIE MALMENÉE

Bull Périphériques, Alstom devenu Alstom puis General Electrics, Belfort a toujours été tournée vers l'industrie. Ses entreprises ont longtemps fait sa fierté avant de la marquer au fer rouge des licenciements. En 1992, le constructeur informatique Bull s'était déjà séparé de 900 salariés. Et chez la société de transport Alstom, il a fallu que l'État achète quinze TGV pour éviter la fermeture pure et simple du site belfortain et la mise au chômage de ses 400 employés.

À General Electrics, face à la potentielle perte de 485 postes, la CGT questionne avant tout la logique capitaliste qui régit les choix stratégiques du groupe américain : « Est-ce qu'il faut ramener autant de milliards chaque année ? Aujourd'hui, on n'est pas rentable lorsqu'on

fait moins de bénéfices. C'est une logique financière où la recherche effrénée du profit provoque ces pertes d'emplois. »

Les perspectives de travail ne sont donc pas reluisantes. Ibrahim, le compagnon de ma cousine, diplômé dans le bâtiment, a essayé un temps de décrocher un emploi, sans succès. Le couple a finalement choisi Strasbourg, comme beaucoup d'autres : « En tant que jeune diplômé, c'est difficile de trouver ici, à la différence d'une grande ville active comme Strasbourg ». Pour Alma, le secteur du bâtiment n'est pas le seul à connaître des difficultés. En conséquence : « Seuls les jeunes qui travaillaient déjà à Belfort se projettent dans la ville. Ils ont peur de bouger ou sont trop attachés à leur famille. Mais s'ils veulent avoir accès à de meilleures perspectives, ils sont contraints de partir. »

L'attachement des jeunes Belfortains à leur famille, je le comprends. C'est le même qui m'amène, chaque année, à retourner à Belfort, avant de repartir, le cœur serré, à bord du monospace familial.

Noémie JAVEY



Vol au-dessus de la cité ducale

Après sa prise d'élan, un Tetras, planeur motorisé, s'envole pour une virée dans le ciel lorrain.

© Hugo CAPELLI

Dans un quartier résidentiel proche de Nancy, un petit aérodrome invite les non-initiés au voyage. Le va-et-vient d'ULM fait partie du quotidien des habitants.

« **J**e suis tombé dedans quand j'étais petit, comme Obélix ». Dominique Lorentz est un pilote passionné, membre de l'aéroclub du plateau de Malzéville en Meurthe-et-Moselle. « Précisez bien que je suis secrétaire général, dans certains partis politiques, ce sont eux qui dirigent, alors ça va créer la confusion », s'amuse ce notaire à la retraite. Avec Jean-Claude Hanesse, l'actuel président, ils pilotent depuis cinquante ans des ultralégers motorisés (ULM). « À l'époque, je regardais les avions décoller et je m'imprégnais de ce bruit de moteur, c'était une suite logique de devenir pilote », explique Jean-Claude Hanesse.

L'été 2019, les deux passionnés sont allés jusqu'à Biarritz en moins de six heures. Un moyen de transport qui, pour eux, est aussi un loisir. Ce qu'ils aiment le plus ? Retrouver leur terrain de jeu préféré : le plateau de Malzéville, considéré comme un cadre d'exception en Meurthe-et-Moselle. Un poumon vert, classé site écologique Natura 2000, situé à moins de cinq kilomètres de Nancy. Les 439 hectares sont propices aux longues promenades et aux activités liées à la nature. Il n'est pas rare d'y croiser des enfants courir devant leurs parents ou jouer à cache-cache. À quelques mètres, un oiseau blanc

est sur le point d'atterrir. C'est un planeur biplace, qui réussit une parfaite arrivée sur le tarmac en herbe.

MARIE MARVINGT, LA PIONNIÈRE

Depuis quelques mois, l'aéroclub a été rebaptisé du nom de Marie Marvingt. Inconnue de la plupart des Français, le quotidien américain *Chicago Tribune* la considère comme « la femme la plus extraordinaire depuis Jeanne d'Arc ». Elle a vécu une grande partie de sa vie en Lorraine. « C'était une femme libre qui a su braver les interdits », assure Françoise Baron Boilley, autrice d'un livre (1) sur Marie Marvingt, l'une des premières Françaises à s'être illustrée dans le sport, au début du XX^e siècle. « Les femmes avaient vraiment un rôle de mère cantonné au foyer, aux enfants. Elle est une pionnière. » Elle s'est engagée avant les autres dans l'aviation militaire, puis elle a parcouru le monde une grande partie de sa vie pour promouvoir le transport aérien sanitaire, avant de profiter de ses vieux jours à Nancy.

Peu à peu, le territoire réhabilite sa mémoire à travers ce type d'initiative. Les membres du club sont fiers d'afficher des posters de la « reine de l'air » dans leurs locaux. C'est d'ailleurs la seule nouveauté visible dans le petit bureau qui fait office de réception. Le reste n'a pas changé. Plus jeune, je venais par ici le temps d'une balade en vélo ou pour la traditionnelle Fête du vent. Mon père, kitesurfeur aguerrri, venait promouvoir son sport fétiche tous les ans. Ma sœur partait faire des tours de planeur. De mon côté, trop craintif, je préférerais rester au sol. Jusqu'à cette année.

MON PREMIER VOL

En cet été 2019, avec Jean-Claude et Dominique, je me dirige vers le hangar où sommeillent huit ULM, à peine moins que lors de mon dernier passage, il y a cinq ans. Il y a toujours le Guépard, une machine de 80 chevaux dont la vitesse de croisière est d'envi-

ron 140 km/h. Derrière lui, le US Army de 1992, « totalement construit par le mécanicien du club », qui rappelle l'hydravion de Tintin dans *Le crabe aux pinces d'or*.

J'appréhende le décollage à bord du Tetras, un petit avion biplace, équipé d'une cabine, d'ailes hautes, d'un train d'atterrissage principal à deux roues et d'une roulette de queue. Niveau d'huile, puissance, direction, utilisation de la radio : la prise en main du matériel est effectuée. Surtout ne pas penser au crash survenu au club deux ans auparavant dans le même type d'avion. Les conditions ne sont pas optimales pour réaliser un vol au-dessus de la cité ducale et de son agglomération. Les rafales de vent peuvent contrarier le programme, mais il n'en sera rien. Dominique prend les commandes et fait rugir le moteur. Tout est vérifié à voix haute, tel un Airbus prêt à prendre son envol. Nous avons rendez-vous avec le ciel lorrain.

Après sa prise d'élan, un Tetras, planeur motorisé, s'envole pour une virée dans le ciel lorrain.

« ON A FORMÉ DES JEUNES AUJOURD'HUI PILOTES DE LIGNE »

À plusieurs centaines de mètres au-dessus du vide, j'observe les kilomètres carrés de forêt qui entourent Nancy. Au loin, la ville. Une vue imprenable, unique. De l'autre côté, je distingue le toit de notre demeure familiale. L'envie de prendre les manettes est là, malgré les bourrasques qui tentent de déséquilibrer l'engin. S'initier à la conduite d'un avion, quelle drôle d'idée. Et pourtant, l'aéroclub offre l'inscription aux femmes et une réduction pour les hommes de moins de 25 ans. « On est une pépinière de futures carrières dans l'aéronautique, on a formé des jeunes qui pilotent aujourd'hui dans de grandes compagnies aériennes. On a une vocation sociale puisque le secteur est porteur d'emplois », précisent les deux dirigeants-formateurs. À défaut de me trouver une nouvelle destinée, je constate de là-haut que les enfants qui jouent à cache-cache sont introuvables.

Hugo CAPELLI

(1) Marie Marvingt – À l'aventure du sport, L'Harmattan, 2013

Direction Genève, l'autoroute du (dé)plaisir

« Tu voyages avec qui ce matin ? » Sur le parking à l'entrée de l'autoroute pour quitter Annecy en direction de Genève, c'est le branle-bas de combat. Les voitures défilent pour récupérer des covoitureurs et rouler vers la Suisse.

Annecy et Genève, c'est « je t'aime moi non plus ». La « Venise des Alpes » est la deuxième commune haut-savoyarde à compter le plus grand nombre de frontaliers. Les Français, nous passons la frontière sans cesse: pour prendre l'avion, pour travailler... Eux viennent parfois vivre chez nous pour profiter d'un coût du foncier et de la vie plus bas.

Les Suisses n'aiment pas trop les Français. Entre autres, le Mouvement citoyen genevois, un parti politique très à droite, se bat depuis plusieurs années pour se débarrasser des frontaliers, à grands renforts de slogans tapageurs collés sur les tramways de la ville des Nations unies. Selon eux, les Français volent le travail des Suisses. De notre côté, on le leur rend bien puisqu'on dit souvent que « *le seul défaut de la Suisse, ce sont les Suisses* ».

L'ÉCOLE EN FRANCE, LE SPORT EN SUISSE

L'autoroute que je m'apprete à prendre pour me rendre à Genève, je l'ai empruntée jusqu'à douze fois par semaine pendant des années. J'enchaînais alors deux journées en une: la première à l'école à Annecy, la seconde dans les piscines de la banlieue de Genève, à 40 kilomètres de là. De mes 7 à mes 17 ans, j'ai pratiqué la natation synchronisée, dont la moitié de ma carrière en Suisse, à Genève.

En septembre 2008, je commence ma saison de l'autre côté de la frontière. Mon entraîneur d'alors, quatre de mes coéquipières et moi-même avons quitté notre petit club français pour évoluer dans une structure avec un meilleur niveau.

Très vite, nos parents mettent en place un système de covoiturage. À cette époque, nous empruntons la route nationale, unique façon de rejoindre la Suisse, en traversant les villages habitués à l'incessant ballet des frontaliers.

En janvier 2009, nous reprenons l'entraînement après quinze jours de trêve hivernale. Entre-temps,

la « Liane » a ouvert: une autoroute relie enfin Annecy à Genève, en trente-cinq minutes, montre en main. C'est un luxe, une avancée qui va tout changer pour les 20 000 conducteurs qui se rendent en Suisse chaque jour. Les petits villages saturés par le trafic toujours plus dense vont pouvoir souffler. Tout le monde se rendra d'un côté et de l'autre plus rapidement.

L'A41 EN APNÉE

Sous les trois nouveaux tunnels de l'autoroute, nous nous amusons à retenir notre souffle. Une apnée, qui, pensons-nous, nous chauffe pour l'entraînement à venir où nous allons devoir bloquer notre respiration

des centaines de fois en quelques heures. Cette compétition s'arrête souvent brusquement lorsque l'une de nous fait rire le reste de la voiture et chaque corps de collégienne rejette en un instant l'air si difficilement retenu dans nos poumons depuis de

Sous les trois nouveaux tunnels de l'autoroute, nous nous amusons à retenir notre souffle.

longues secondes dans un éclat de rire aiguë et spontané. Voilà ce que représente, en plein « âge bête », la nouvelle autoroute.

Pour les parents en revanche, les premières critiques apparaissent rapidement. L'autoroute coûte trop cher: un peu plus de six euros par trajet, soit plus de douze pour un aller-retour, pour 30 kilomètres. La Liane, qui promettait la fin des embouteillages, a perdu son pari. Les bouchons sont toujours là à Bardonnex, la plus grande douane du bassin genevois, au bout du tracé.

À force de rouler pour m'entraîner, aller skier, prendre l'avion, voir mes amies ou visiter Genève, je connais cette autoroute par cœur. Tout comme mon père, frontalier depuis une décennie. Or, depuis quelques mois, fatigué des trajets, lassé de voir des centaines d'euros partir dans ses allers-retours quotidiens (le



Sur la Liane (l'autoroute reliant Annecy à Genève

depuis 2009), le covoiturage est en plein essor.

© Clara DE BEAULON

tarif de l'autoroute atteint aujourd'hui 8,40 euros pour un aller simple), il a rejoint un groupe de covoiturage sur le réseau social WhatsApp. En intégrant ce groupe cet été, j'y ai découvert une communauté grandissante.

BIENVENUE DANS LE MONDE MERVEILLEUX DU COVOITURAGE

« C'est un grand gain de temps et de confort, estime Maria José Diaz Costes, employée administrative dans l'horlogerie et frontalière depuis 2003. Et puis aujourd'hui, écologiquement, prendre ma voiture seule me donne quelques scrupules ». « Je rentabilise mon trajet », m'explique Raphaël Ragnotti, un autre frontalier. Maëva Thiburce considère elle que c'est une opportunité de « travailler [son] réseau ». Elle a 24 ans et a déjà vu des covoitureurs trouver un emploi au cours d'un trajet.

Deux choses me frappent chez ces covoitureurs frontaliers. D'abord, ils font ce choix pas uniquement par soucis économique, logistique, idéologique ou écologique, mais un peu tout à la fois. Ensuite, ils forment une communauté très soudée. « Je me suis fait des amis, on voit à l'extérieur des gens qu'on



Jugeant l'autoroute trop chère et trop encombrée, les usagers s'organisent et covoiturent.

“
Aujourd'hui,
écologiquement,
prendre ma voiture
seule me donne
quelques scrupules.

MARIA JOSÉ DIAZ COSTES,
COVOITUREUSE

Dans un an, on atteindra l'affluence d'avant 2008 sur la route nationale. L'autoroute est victime de son succès. » Quand je lui soumetts une idée de nombreux frontaliers de créer une voie réservée au covoiturage (c'est le cas à la douane de Vallard, à une dizaine de kilomètres de Bardonnex), sa réponse est sans appel: « *Ce sont des travaux trop coûteux, qu'il aurait fallu prévoir à la construction de l'autoroute* ». Inutile de préciser que plus de covoitureurs signifie moins de véhicules qui payent le péage. Et ça, pour une société d'autoroute...

DU SYSTÈME D À LA CRITIQUE DU SYSTÈME

Dans l'essor du covoiturage pendulaire comme ici, les initiatives citoyennes ont dépassé toutes les tentatives publiques d'améliorer la mobilité sur la portion. « *Si on attend toujours qu'on fasse pour nous, on n'arrive à rien. L'action doit venir des principaux concernés* », assure Jérôme de Nomazy. En 2018, cet ingénieur informaticien avait tenté de créer un mouvement, eMgage, pour faciliter le covoiturage.

a rencontrés en voiture », confie Loïc au volant de sa voiture direction Genève.

La Liane, ils la connaissent par cœur et tous lui font le même reproche: trop chère, trop encombrée. Emmanuel Cachot, le directeur d'ADELAC, la société concessionnaire de la voie, leur répond que les infrastructures ont coûté si cher (trois tunnels et des viaducs) que « *l'autoroute est encore largement déficitaire* ». Les mêmes tunnels des concours d'apnée de naguère, le souvenir d'enfance en prend un coup. Pour les embouteillages, il remet les choses dans leur contexte: « *En dix ans, la fréquentation a augmenté de 50%* ».



La «Venise des Alpes» est la deuxième commune haut-savoyarde à compter le plus grand nombre de frontaliers.

Si son projet n'a pas vraiment abouti, il est catégorique: « *Il suffirait de réduire de 5% à 7% le nombre de véhicules pour faire disparaître les embouteillages* ». À bord d'un covoiturage réservé cette fois-ci sur Bla-BlaCar, Arnaud se désolé « *à Bardonnex (la douane franco-suisse au bout de l'autoroute, NDLR) le matin on voit des gens qui ont le même âge, la même voiture, pour aller faire le même travail et ils ne covoiturent pas* ». En douze ans d'existence, l'autoroute a vécu. Elle s'habitue à ses usagers: un élargissement est en cours de réalisation sur une portion de trajet. Ses usagers eux aussi s'habituent à elle, adaptant leurs

pratiques pour rendre leurs déplacements moins pénibles.

Le 15 décembre dernier, le Léman Express, première liaison ferroviaire entre Annecy et Genève, a d'ailleurs été inauguré. Une petite révolution au pays du « tout-voiture ». Sauf que le couperet est tombé: 1 h 29 de trajet, et un prix supérieur à celui du covoiturage, même avec un abonnement. Cette liaison fait rire jaune les frontaliers serrés dans les voitures. Eux n'ont pas fini d'emprunter la Liane. Et je retiens toujours mon souffle sous les tunnels.

Clara DE BEAUJON

Le champ de Madame B a laissé place aux pavillons

À Saint-Agnin-sur-Bion, les vaches n'ont plus leur place. En quinze ans, le paysage de la bourgade s'est transformé. Un destin de village dortoir partagé par de nombreuses communes autour de Lyon.

La première fois que j'ai vu des vaches brouter, des champs de tournesols et de vraies moissonneuses-batteuses, c'était à Saint-Agnin-sur-Bion. C'est dans ce village isérois que j'ai passé toutes mes vacances jusqu'à mon adolescence, moi la citadine lyonnaise. Mes grands-parents y ont une maison « de campagne », avec un petit bout de jardin ; une maison secondaire achetée à la fin des

années 1960, mal isolée, au parquet qui craque et au papier peint défraîchi, mais pleine de charme. Pendant longtemps, son jardin a été notre terrain de jeu avec mon cousin puis mon petit frère. Nous jouions aux agents secrets sous la charpente, autour du vieux lavoir ou au fond du garage.

À l'époque, nos cris d'enfants n'embêtaient que les vaches alentours. Derrière le mur du jardin s'étendait sur des hectares le terrain de madame B, la voisine la plus proche. Longtemps habité par des agriculteurs ou, le week-end, par quelques citadins dans leur maison secondaire, Saint-Agnin-sur-Bion a vu sa démographie s'envoler ces dernières années : de 762 habitants en 2006 – j'avais 11 ans – à 1 040 aujourd'hui – j'en ai 24. Cette commune rurale est devenue périurbaine ; un village dortoir à soixante kilomètres de Lyon et à dix du plus proche bassin d'emploi, Bourgoin-Jallieu. Aujourd'hui, le champ de Madame B a laissé place aux pavillons individuels.

DE PLUS EN PLUS DE « BOÎTES À CHAUSSURES »

J'ai arrêté de passer mes vacances dans ce village lors de mes années de lycée. En 2019, j'y suis retournée pendant deux mois, le temps d'un stage au *Dauphiné Libéré*.

La maison de mes grands-parents n'a pas bougé, comme une bulle hors du temps dans un village complètement transformé. Les chemins de terre sont devenus des rues, les champs des lotissements. La commune a été frappée de plein fouet par le mitage,



L'école de Saint-Agnin-sur-Bion, qui a récemment été agrandie.

ce phénomène écologiquement désastreux d'étalement urbain et de bétonisation des campagnes par la construction de maisons individuelles toujours plus nombreuses.

Dans la commune, les murs de pisé (mode de construction à base de terre crue) anciens côtoient maintenant les maisons de parpaings enduits et les bardages en bois ; les toits à quatre pans typiques font face aux toits plats des maisons carrées ; des « boîtes à chaussures » comme les appellent les plus anciens Saint-Agneaux, « on ne peut pas les interdire », regrette le maire.

« Beaucoup de personnes ont hérité de grands terrains au décès des propriétaires. Des gens qui vivent en ville, à Lyon

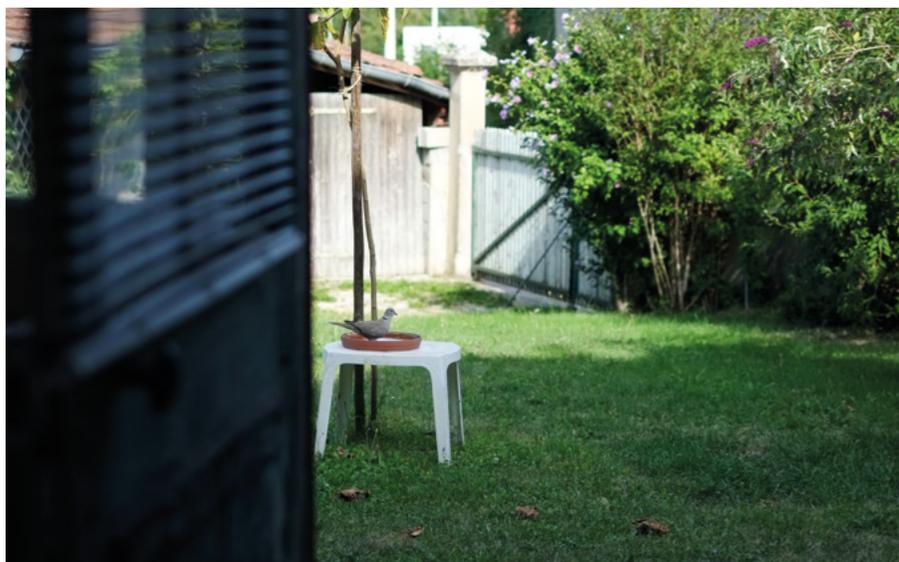
C'est la proximité géographique avec Lyon qui explique l'attrait du village.

ou Paris, des enfants d'agriculteurs qui ont préféré vendre en divisant les terres. On est devenu la banlieue-dortoir de Bourgoin-Jallieu », résume l'édile.

C'est d'ailleurs cette proximité géographique avec la ville et la métropole lyonnaise qui explique l'attrait du village pour les familles, même si les prix du foncier ne cessent de grimper.

De quoi garantir l'avenir de l'école de la commune. Elle accueille cette année 146 enfants pour son millier d'habi-

tants. Devenu trop petit, Saint-Agnin-sur-Bion a inauguré l'extension du bâtiment cet été : trois nouvelles classes et un parking flambant neuf, le tout pour 980 000 euros. Un projet d'envergure, subventionné par l'État, la région et le département, mais



Le jardin de mes grands-parents, terrain de jeu de mon enfance.

qui pèsera tout de même pendant vingt ans sur les finances du village, endetté pour investir le tiers de la somme.

Pour autant, l'augmentation démographique n'a pas entraîné l'ouverture de nouveaux commerces. Un camion à pizza passe une fois par semaine et l'unique bar-restaurant du coin vient seulement de rouvrir en contrebas, le long de la route départementale, après plus de deux ans de fermeture. Pas de nouveaux services non plus. Il y a une boîte aux lettres, l'école et la mairie. Aucun transport en commun à la ronde, hormis le bus du ramassage scolaire.

ÉTALEMENT URBAIN INCONTRÔLÉ

Petite, lors de mes vacances avec mon cousin, nous avons UNE interdiction : aller explorer les alentours tout seuls. Trop dangereux avec les voitures qui roulaient à toute berzingue pour traverser le village. Aujourd'hui, la circulation est limitée à

Un objectif en ligne de mire : densifier le centre du village.

30 km/h et des trottoirs ont émergé le long de la route principale. Les balades sont sécurisées... mais aussi moins attractives : les fraises des bois à déguster de part et d'autres ont disparu du chemin, sacrifiées par l'aménagement des bords de chaussées.

En 2019, le calme de la campagne n'est souvent plus qu'un lointain souvenir à Saint-Agnin-sur-Bion.

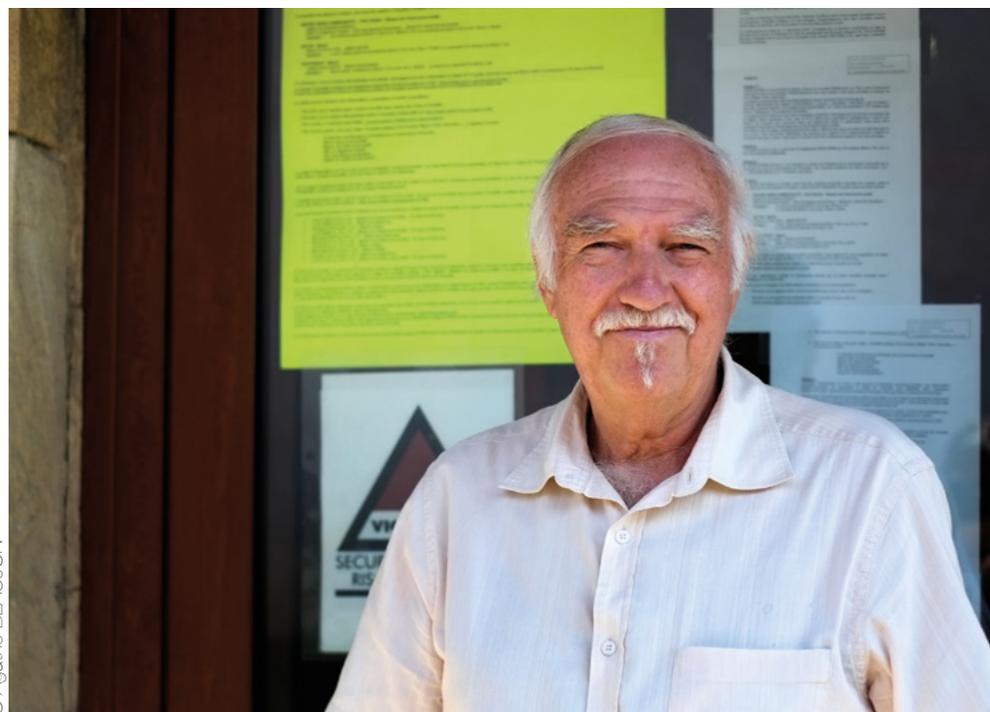
Les meuglements ont laissé place aux ronronnements des tondeuses, aux cris des enfants au bord des piscines et aux bruits de fête les soirs d'été. C'en est presque

devenu un calvaire pour le maire. « *Maintenant tout le monde a une piscine, on me parle de plus en plus de problèmes de voisinage et de soucis d'incivilité* », regrette Louis Roy, élu sans étiquette.

Le plan local d'urbanisme (PLU), défini au niveau de la communauté de communes Bièvre Isère, a dû être révisé en fin d'année, avec un objectif en ligne de mire : densifier le centre du village.

Début 2020, le maire n'avait pas encore pris sa décision pour les prochaines municipales. À 71 ans, rien ne lui ferait plus plaisir que de passer la main : « *J'aimerais bien qu'un jeune me remplace, mais j'ai bien peur que les candidats ne se bousculent pas au portillon. On n'est pas en ville avec tous les services, ici le maire doit tout faire* », soupire Louis Roy. Quoiqu'il en soit, le nouveau maire devra rapidement s'atteler à un nouveau projet : après l'école, c'est le cimetière qui va devoir s'agrandir.

Agathe BEAUJON



Louis Roy, maire (sans étiquette) de la commune.

Un vent d'indépendance sur les vignobles



Sa parenthèse parisienne n'a pas détourné Thierry Forestier de son envie de travailler dans les vignes.

À Souvignargues, dans le Gard, des vigneronns se détournent de la coopérative pour créer leur cave indépendante. Ces nouveaux arrivants prônent une agriculture biologique au plus près de la nature.

L'heure du déjeuner approche. Avec ma grand-mère et mon frère, nous allons voir le va-et-vient des tracteurs à la cave coopérative. Comme si nous souhaitions mettre en image les senteurs du raisin qui se répandent sur le village. C'est notre rituel de fin d'été. La cave coopérative est l'imposant bâtiment à l'entrée de Souvignargues, une commune de plus de 800 habitants, dans l'ouest du Gard. Il y a quelques années, le terrain de football a même été déplacé de plusieurs mètres au profit de nouvelles cuves.

Et puis, de nouveaux voisins se sont installés en face. Plus la peine pour moi d'aller à la cave pour observer le ballet des tracteurs. Depuis mon balcon, je vois le véhicule et sa remorque manœuvrer non sans difficultés pour entrer dans la cour intérieure.

BANCS D'ÉGLISE ET BOUTEILLES DU VOISIN

Ces nouvelles caves indépendantes ont fleuri, comme les termes pour caractériser le vin : biologique, biodynamique ou naturel. Au début, je m'y

perdais un peu. Comme lors de cette vente, où je n'ai pas réussi à retenir le nom des cépages...

Chaque appellation désigne un pas pour « être encore plus proche de la nature », explique Gilbert Robert, viticulteur de père en fils depuis quatre générations. Le vin biologique exclut le traitement synthétique et d'insecticides sur la vigne et réduit les intrants lors

Quatre domaines du terroir se sont associés pour créer un festival de vins naturels.

de la vinification, explique le site Carnets de vins. Le vin biodynamique, lui, s'appuie en partie sur le calendrier lunaire et tente d'améliorer la vie des sols, notamment par des plantes. Le vin naturel, c'est la combinaison des deux, mais sans intrant.

J'ai pris conscience des nouveaux venus quand j'étais au lycée. Mes parents ont prêté deux vieux bancs d'église, retapés par mon grand-père, pour qu'ils servent à l'accueil de touristes chez Thierry Forestier, le vigneron qui a mutualisé une cave avec d'autres agriculteurs dans la maison d'en face. Inutile de cacher qu'on a obtenu en échange quelques bouteilles. En 2011, quatre domaines du terroir se sont associés pour créer un festival de vins naturels dans la commune. En 2019, ils étaient 25 vignerons aux Quilles de joie.

« ÊTRE ACTEUR DE BOUT EN BOUT »

Thierry Forestier est l'un des instigateurs de l'événement. Il vient d'une famille de viticulteurs, installée à Redessan, un plus grand village à quarante kilomètres. « Mes parents ne voulaient pas que je reste à la terre. J'ai fait des études. Et très vite est venue la question du sens que je voulais donner à ma vie », raconte cet ancien « adolescent révolté ». Au début des années 2000, il démisionne, quitte Paris avec sa femme, Marie-Noëlle, et ensemble ils cherchent des vignes. « Ma démarche était différente de ce qui se faisait dans un cadre familial. Je n'ai



pas voulu me mettre en coopérative. Je voulais être acteur de bout en bout », explique Thierry. Un long processus s'engage. Ils achètent des vignes en 2004. Les premières bouteilles sortent le « 4 avril 2005 », énonce-t-il avec précision. Il faut trouver des locaux, acquérir les techniques, écouter « d'une oreille » les conseils d'un œnologue. « Je mettais toujours la moitié de ce qu'il conseillait en intrants », me confie-t-il, un brin taquin. Le couple s'installe définitivement dans le village

en 2014, soit dix ans après l'achat des vignes. Une transition « un peu compliquée », estime Marie-Noëlle Forestier, car on était dans un confort matériel agréable. On a connu une période d'instabilité le temps que le projet devienne pérenne. »

UN PARTAGE D'EXPÉRIENCE

Mais les temps ont changé. « Les derniers qui se sont installés ont connu un processus moins douloureux. Il y a de

La grange de Gilbert Robert a été aménagée pour accueillir 36 cuves.

nombreux réseaux d'entraide entre vignerons indépendants », reconnaît Marie-Noëlle. Pour son installation, le couple a bénéficié de l'aide des frères Moulins, une famille de viticulteurs installée à Villevieille, le village voisin. « J'ai rencontré les frères Moulins à Lourdes et ils m'ont aidé. » Thierry a depuis placé ses vignes sous une certaine étoile : son domaine s'appelle le Mont de Marie. « Alors cela ne pouvait que bien se passer », sourit-il. À son tour, le vigneron a aidé à l'installation d'un nouveau viticulteur indépendant, Olivier Pichon, arrivé de Lyon en 2015. Gilbert Robert, lui,

L'envie de faire découvrir, d'expliquer les senteurs et les saveurs.

THIERRY, VIGNERON

n'a pas toujours été indépendant. Sa famille possède un domaine depuis 1906. Chaque génération a augmenté la surface pour atteindre 30 hectares, aujourd'hui cultivés en agriculture biologique. Rester à la cave coopérative, comme son père l'a été, « ça ne correspondait pas à mes objectifs ». Il y a l'envie de faire son « propre vin ». « Je suis tout le temps en pleine réflexion, en remise en cause car le millésime peut être différent », m'explique-t-il.

Mais le déclic vient aussi de l'envie de « faire découvrir, expliquer les senteurs et les saveurs ». Depuis son installation en indépendant, il participe les soirs d'été à des dégustations. J'y croise sa fille, une amie d'enfance. Quand elle ne donne pas un coup de main derrière le comptoir, on raconte notre exil, elle à Aix-en-Provence, moi à Lille. On partage des beignets d'oignons des Cévennes, accompagnés d'un verre de blanc de la commune.

Anne-Laure JUJIF

La petite mort d'un village français



© Benjamin RECOUVREUR

« J'adorais ces murs épais et chargés d'histoire », raconte ma grand-mère à propos de sa maison.

Le rêve de voir Bleurville revivre s'est éteint lentement. Le village vosgien et ses habitants espèrent toujours un déclic.

L y a cinq ans, ma grand-mère, Nelly, a décidé de vendre la maison familiale. Construite en 1777, la grande bâtisse donne sur la place de Bleurville, petit village à la frontière entre les Vosges et la Haute-Marne. Cette maison appartenait à la famille de mon grand-père, mort quelques mois après ma naissance. Ses parents et ses grands-parents y ont habité. Puis ma grand-mère l'a adoptée, elle s'y rendait tous les week-ends. « Je suis issue d'un milieu

ouvrier, nous n'avions pas de maison de famille. J'habitais à la ville et je suis tombée amoureuse de cet endroit », raconte-t-elle. Ma famille entretient avec Bleurville une relation particulière. Mon grand-père a été maire de cette bourgade puis conseiller général à la fin des années 1990. Il habitait à Nancy avec sa famille, mais consacrait la moitié de son temps de retraité à administrer ce village.

Bleurville était une parenthèse. Un endroit hors du temps où la famille se retrouvait pour un week-end ou une semaine de vacances. La maison arbore les traits

typiques des demeures lorraines : massive, bordée par une gigantesque grange, avec de nombreuses chambres. L'une fût réaménagée en dortoir où s'entassaient les souvenirs de nuits mémorables avec les cousins. Si les murs sont épais, ils sont bruts : la maison n'est pas isolée. Il y a une cheminée ouverte et un petit poêle comme seul chauffage, une cuisinière à bois pour préparer à manger et une cabine de douche pour se laver dans la cuisine. À l'intérieur se dégageait une odeur très particulière, mélange de renfermé et d'humidité. Comme si le XXI^e siècle n'avait jamais frappé à la porte de cette maison. « J'adorais ces murs épais et chargés d'histoire, confie ma grand-mère, j'étais au coin de mon feu, à observer ses couleurs changeantes, poétiques et j'imaginai les révolutionnaires de 1789. »

Usée par les années et consciente que personne ne prendrait sa place, ma grand-mère a décidé de vendre la maison à qui voudrait bien l'acheter. C'est un type étrange qui l'a remplacée, un Alsacien qui navigue entre la France

et le Vietnam. Plus séduit par ses espaces que par son charme, il a rempli la maison et la grange de cartons et d'affaires en tout genre, qu'il prétend revendre dans un business douteux. Il a défiguré la maison et le jardin pour réussir à abriter toute sa camelote. La maison de mon enfance a été engloutie, au cœur d'un village qui lutte pour sa survie.

EN PERTE DE VITESSE

Bleurville fait partie de ces milliers de communes rurales en France que la modernité tue à petit feu. Le nombre d'habitants diminue

doucement, mais se maintient. En 2016, ils étaient 323 dans le village, alors qu'en 2011, ils étaient encore 349. L'activité dans le village, elle, a complètement disparu. Les cris des enfants ne résonnent plus dans la cour de la petite école. La dernière classe de maternelle qui survivait depuis quelques années a fermé. Les élèves ont finalement été transférés à ●●●

J'étais au coin
de mon feu,
à observer ses couleurs
changeantes, poétiques
et j'imaginai
les révolutionnaires
de 1789.

MA GRAND-MÈRE



Léon profite des journées d'été pour silloner les rues du village et les forêts.

© Benjamin RECOUVREUR

●●● Monthureux-sur-Saône, le grand village le plus proche. Léon, un jeune garçon de 10 ans, juché sur son vélo confirme: « *Quand il n'y a plus d'école, il n'y a plus rien.* » Il ne s' imagine pas vivre ailleurs pour autant: « *J'ai tout ce qu'il faut ici, de l'espace, des copains... En ville, il n'y a que de la pollution et des voitures.* »

Plusieurs employés travaillaient il y a quelques années encore dans le bureau de poste de Bleurville, remplacé depuis par une agence postale communale,

portée par la secrétaire de mairie. De la dizaine de commerces qui existaient il y a quarante ans, il ne reste que des devantures vieilles et des stores fermés. « *Il y avait une boucherie, deux épiceries, une boulangerie, une laiterie et trois cafés* », se souvient ma grand-mère avec enthousiasme.

Et un tabac, que gérait mon arrière-grand-mère paternelle, à l'intérieur même de notre maison. Lors de mes derniers passages à Bleurville, la vie du village ralentissait déjà. Persistaient encore un

À la campagne, on est les parents pauvres de la France, les services publics foutent le camp, on est coupé de tout.

BERNADETTE, UNE HABITANTE



Après dix-neuf ans au service de sa commune, le maire, Denis Bisval, ne se représentera pas.

café sur la place et la boulangerie de Jean-Claude. J'y ai goûté les meilleurs pâtés lorrains de ma vie. Aujourd'hui, tout a disparu.

Jusque dans les années 1960, la majorité des habitants étaient des cultivateurs. « *Tout a ralenti quand les gens sont partis travailler à la ville* », se souvient ma grand-mère. Les familles d'agriculteurs se sont transformées en familles d'ouvriers, souvent employés dans les usines Nestlé de Vittel et Contrexéville. Les agriculteurs restants ont agrandi leurs exploitations et les ont modernisées. Dans les années 1950, le village comptait 72 producteurs laitiers, aujourd'hui, il en reste trois. « *Ensuite, je crois que la télé a tout changé, avant je faisais le tour du village et tout le monde était devant sa maison pour discuter. À la fin, quand je me promenais, tout le monde était devant son écran* », regrette-t-elle.

LE PATRIMOINE COMME ESPOIR

« *Bienvenue à tous pour notre assemblée générale annuelle.* » Sous les voûtes de la nef, une quinzaine de membres de l'association des Amis de l'abbaye de Saint-Maur se réunissent ce samedi 20 juillet 2019. Alain Beau-grand, le président, dresse le bilan de l'année 2018. « *La moyenne d'âge de nos adhérents augmente et leur nombre diminue malheureusement. Nous n'avons accueilli que 266 visiteurs en 2018.* » Pourtant, cette abbaye fait la renommée de Bleurville dans le secteur. Elle abrite un trésor architectural: une crypte du XI^e siècle, plus ancien édifice religieux recensé en Lorraine, découvert en 1974. Cette association travaille comme elle le peut à sa conservation et à sa mise en valeur. Après la réunion, une grande table en bois est dressée. Chacun a apporté une salade, une quiche ou un gâteau. Le maire, Denis Bisval (sans étiquette), offre du rosé dans un petit gobelet en plastique et lance les hostilités. « *Notre secteur est tellement isolé qu'il faut essayer d'aller de l'avant* », me dit-il. « *On essaie d'attirer des touristes, mais c'est compliqué.* » Bernadette, la femme de l'ancien boulanger, décédé en 2012, est venue assister à la conférence prévue après le repas. Ce village, c'est sa vie, et le voir s'éteindre est difficile. « *À la campagne, on est les parents*



L'abbaye de Saint-Maur est reconnue comme trésor architectural, mais peine aujourd'hui à attirer des touristes.

pauvres de la France, les services publics foutent le camp, on est coupé de tout, il faut faire des kilomètres. Dans un village, on est prisonnier », constate-t-elle, fataliste.

UN VILLAGE DORTOIR

Le maire Denis Bisval est au service de la commune depuis dix-neuf ans, d'abord en tant qu'adjoint puis comme maire depuis 2014. Il est né ici, il mourra ici. Fils d'agriculteurs, son père avait aussi occupé

la fonction de premier magistrat en son temps. En mars 2020, il ne s'est pas représenté. « *Dans les petites communes, on doit gérer toute la merde* », s'agace-t-il. Le déclin de son village, il ne peut, lui aussi, que le constater: « *On meurt parce qu'il n'y a plus de commerces alimentaires donc les gens prennent leur voiture et se distraient ailleurs. Et puis les mentalités ont changé.* »

On est dans un trou, mais je pense que ça repartira. Les jeunes aspirent à retrouver un mode de vie plus lent, plus rationnel.

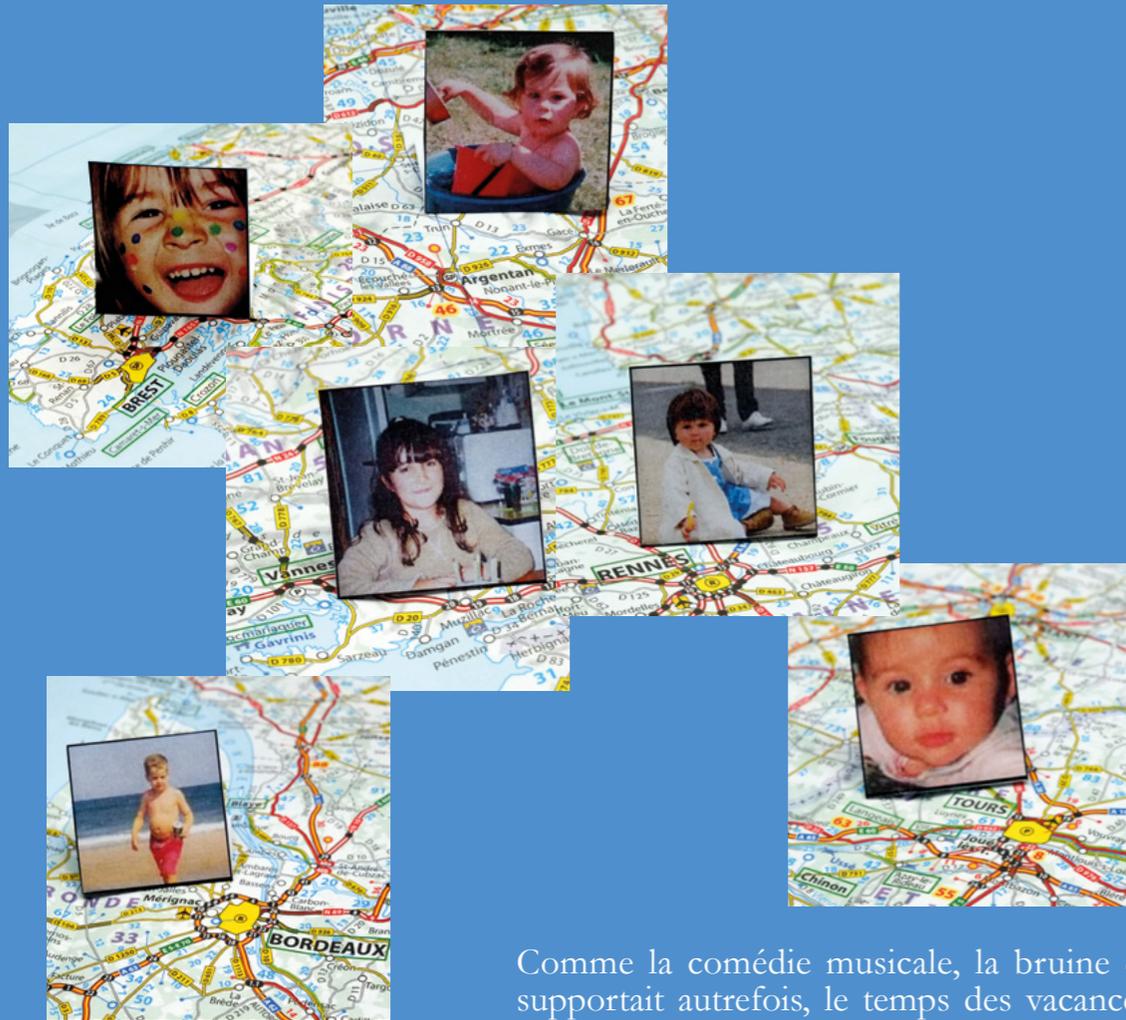
DENIS BISVAL, MAIRE DE BLEURVILLE

Aujourd'hui, tout le monde se replie sur soi, il n'y a plus d'entente entre les habitants. » Bleurville est devenu un village dortoir.

Comme ses homologues, il fait face à la baisse des dotations de l'État. « *Heureusement, nous avons plus de 500 hectares de forêt, ce qui nous permet de dégager des ressources* », tempère-t-il. La vente de bois représente un peu moins de la moitié du budget de la commune et permet des investissements, notamment dans du matériel d'entretien. Aucun projet d'ouverture de commerces n'est pour autant à l'ordre du jour, mais le maire reste combatif. « *On est dans un trou, mais je pense que ça repartira. Les jeunes aspirent à retrouver un mode de vie plus lent, plus rationnel* », espère-t-il. On se rassure comme on peut. De l'autre côté de la rue, Hermann, un Hollandais venu ouvrir des chambres d'hôte en face de notre maison il y a plus de dix ans, est soulagé. Il a enfin réussi à vendre sa maison. « *Je m'en vais, c'est mort ici, le village a complètement pourri. C'est partout pareil et c'est triste mais je suis content de partir.* » Son rêve de campagne ne suffit plus, cette illusion appartient désormais au passé. Pourvu que d'autres continuent, malgré tout, de rêver.

Benjamin RECOUVREUR

QUEST SIDE STORIES



Comme la comédie musicale, la bruine en plus. On la supportait autrefois, le temps des vacances sous la toile de tente au camping de l'Océan de **Damgan**, raconte Léna (p. 55). Elle faisait aussi partie du quotidien des agriculteurs de **Plouvien**, où habitent les grands-parents de Julie (p. 58). Depuis, pour s'en protéger peut-être, on a préféré construire, partout: des immeubles dans le quartier animé de **Rennes** où a grandi Emma (p. 63), un « pôle multimodal » à la place des petites gares à **Pessac** (Jeremy p. 68), un complexe immobilier sur les vestiges d'une maison de repos qui soignait autrefois des soldats à **Ballan-Miré** (Nina p. 60). Ce passé historique, on le retrouve aussi du côté de **Saint-Lambert-sur-Dive**, (Cécile p. 65) bien qu'il peine à être valorisé.

Camping paradis à Damgan

La commune morbihannaise vit au rythme des vacanciers. L'été, elle se métamorphose, passant de 1 500 habitants à plus de 35 000 en haute saison. Depuis quelques années, les campeurs, jusqu'alors majoritaires, semblent en voie de disparition.

La voiture familiale s'engage sur le rond-point, porte d'entrée de la première station balnéaire du sud de la Bretagne. Un drapeau flotte sur le mat dressé au centre du giratoire, il indique « *Bienvenue à Damgan* ». Les panneaux signalent des campings, leur distance de la mer et leurs étoiles respectives. Mon point de chute: le camping de l'Océan, une centaine d'emplacements à 200 mètres de la plage. Fermé depuis maintenant sept ans.

Petite entreprise fondée en 1972 sur un « *simple pré à vaches* », ce camping a fait la fierté de ma grand-mère. Fille d'un marin et d'une commerçante, « *ma Miguette* » avait senti le vent tourner: Damgan devenait, à l'époque, *the place to be* pour passer l'été. Initialement village rural, aux trois quarts composés de champs, le remembrement des terres agricoles et l'essor des congés payés durant les Trente glorieuses en ont fait un lieu de villégiature des vacanciers. « *Les campings et les résidences secondaires représentent aujourd'hui 82%*

du parc immobilier », avance Michel Grainzevelles, quatrième adjoint à la mairie de Damgan, en charge du développement économique et touristique de la commune. La ville de 1 600 habitants est un joyeux patchwork de lieux-dits au charme granitique: Larmor, Saint-Guérin, Landrezac et Pénerf. Un total de huit kilomètres de plage qui attire chaque été près de 35 000 touristes. Des foules de torses rougis par le soleil de la Bretagne – qui existe, quoiqu'on en dise –, parasol sur l'épaule et marinière à la taille, prennent possession des lieux pour dix, quinze, trente jours ou plus. ●●●



En arrivant à Damgan, des panneaux indiquent les campings et leurs étoiles respectives.

●● Mais du camping de l'Océan, il ne reste plus grand-chose. L'odeur des pins embaume encore l'air mais plus aucune tong ne foule les épines qui tapissent les allées. Depuis le premier étage de la maison familiale, construite à l'entrée du camping, la vue est imprenable. Du balcon de ma chambre, aménagée comme une cabine de bateau, je regarde ce terrain devenu vague.

Des mobil-homes, des toiles de tentes et des caravanes surannées, il ne reste que des carrés alignés d'herbes jaunies. « Tu te souviens de monsieur et madame Hubert ? Et les Hollandais dans leurs caravanes ? », me lance ma grand-mère, le regard vers les allées en friche du camping.

DISPARITION DES PETITS CAMPINGS

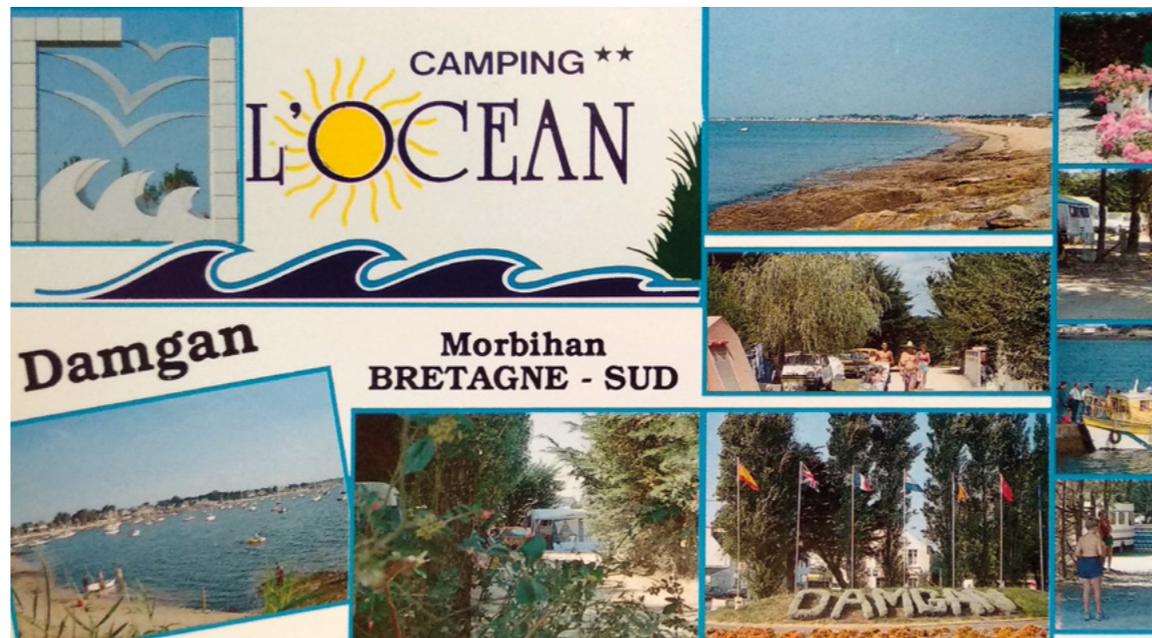
« Les Hubert », comme on avait coutume de les nommer, étaient locataires à l'année d'un emplacement: du

combo caravane/auvent, ils étaient passés au mobil-home « haut standing ». Depuis trente ans, ils occupaient leur « résidence secondaire », tous les étés, juillet et août. « Nous étions toujours enchantés de venir à l'Océan, c'était notre deuxième chez-nous », me confie Colette Hubert dans les allées du marché de Damgan. Comme beaucoup d'anciens campeurs, les Hubert sont maintenant locataires d'un appartement. Avec vue sur le golf du Morbihan.

L'époque des campeurs qui se prélassaient tout l'été est révolue.

MICHEL GRAINZEVILLE,
ADJOINT AU MAIRE

« L'époque des campeurs qui se prélassaient tout l'été à Damgan est révolue. Maintenant, si les touristes passent deux semaines sur la station, c'est le bout du monde », analyse Michel Grainzeville. D'une trentaine de campings dans les années 1980, à moins de la moitié aujourd'hui, la commune a perdu ce qui faisait le charme de cette « station balnéaire populaire », conclut



Cartes postales de l'époque du camping Océan.

l'adjoint au maire. Triste réalité que la disparition des petits campings: en France, chaque année, entre 70 et 80 établissements – une et deux étoiles en tête – disparaissent au profit de la location d'appartements. « Dans le Morbihan, la part de résidences secondaires est devenue prépondérante, des maisons se construisent un peu partout tandis que les campings sont désertés », renchérit l'adjoint au maire.

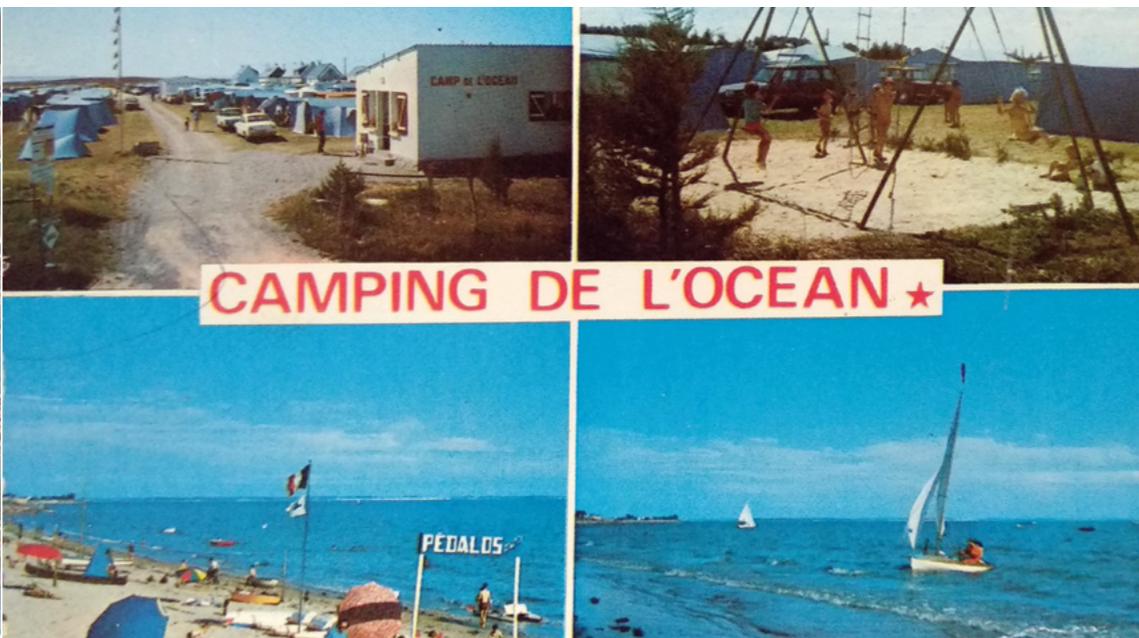
PRIORITÉ AUX PROPRIÉTAIRES

Le long de la côte, les panneaux « Ici, bientôt la maison de vos rêves » ne se comptent plus. Prochainement, le visage enthousiaste d'un couple néo-propriétaire remplacera la pancarte décrépie du camping de

l'Océan. En décembre 2012, quand ma grand-mère a baissé le rideau du cabanon bleu et blanc, elle n'avait qu'une idée en tête: vendre le terrain à un promoteur immobilier. Faire « comme tous les autres propriétaires de campings qui ont mis la clé sous la porte: s'assurer une retraite potable », avait-

Damgan a perdu son côté populaire.

DIDIER LAMOUREUX, PATRON DE BAR



Des campeurs en tong et torses rougis envahissaient les plages bretonnes.

elle lancé à l'époque, devant le piano de la cuisine rustique. Un petit drame familial avait suivi: « Il faut le vendre en tant que camping et surtout pas y coller des clapiers [pavillon dans le langage de ma mère NDLR] », « J'aurais pu le reprendre le camping, moi » répétait ma tante, au chômage au moment des faits. Au milieu de tout cela, j'avais réalisé que le temps du « camping paradis » était achevé. Finis les après-midis au terrain de jeu avec mes « amis de l'été », les slows au bal du 14-Juillet et les parties de pétanque avec Marcel, Frédéric, Michel et les autres. Petite, je disais souvent: « Je passe mes vacances dans une maison au camping ! » Comme si le camping de l'Océan était une destination en soi. Mais le Damgan de mon

enfance a perdu sa physionomie: aux files interminables de campeurs en shorts de bain devant les bâtiments sanitaires, aux « bon appétit » répétés en chaîne par les familles attablées autour d'une nappe en plastique, se sont substitués les navettes plage-appartement et les barbecues sur la terrasse.

LA FIN DES CLAQUETTES-CHAUSSETTES

Damgan n'a plus rien de cliché. Le campeur aux chaussettes dans les claquettes – incarné par le rôle de Franck Dubosc dans le film *Camping* – a déserté les rues du centre-bourg. Didier Lamoureux, patron du bar *Le Galion*, installé sur la place centrale de la commune, le constate chaque été: « Les touristes sont moins nombreux et ne sont plus

les mêmes. La plupart logent dans des appartements ou des résidences de vacances. Ils n'ont plus le look campeur que l'on a tous connu ici. Damgan a perdu son côté populaire. » Lors de son élection en 2014, le maire sans étiquette de la station balnéaire, Jean-Marie Labesse s'était fixé un cap: accélérer la construction de lotissements accessibles aux jeunes ménages « primo-accédants ». Cinq ans plus tard, le terrain de camping de ma grand-mère est à l'abandon, dans l'attente d'un permis de construire favorable. « J'ai rencontré Monsieur le maire hier, m'explique ma petite mamie bretonne. Figure-toi qu'il veut revenir au Damgan d'autrefois... "Le temps des campings" m'a-t-il dit. »

Léna MALVAL

Un bourg rural devenu ville-dortoir

Plouvien voit sa population grimper, alors que les commerces désertent. Pourtant, son esprit demeure, grâce à la culture.

En quittant Plabennec, où vivent mes parents dans le Finistère, on croise toujours des vaches, dans le champ tout de suite à gauche, une grange plus loin en haut de la montée et un ruisseau qu'on traverse, juste avant l'entrée de Plouvien. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai emprunté la D59 qui relie ces deux communes. Je la connais par cœur. Petite, assise à l'arrière de la voiture, je m'amusais à fermer les yeux et à deviner à quel endroit nous étions. Je pourrais m'essayer au même jeu aujourd'hui, si je n'étais désormais installée au volant.

La voiture est quasiment indispensable depuis et vers Plouvien. Ce petit bourg de 3 800 habitants, coincé entre deux grosses communes, est oublié des services de transports en commun. Il n'existe pas d'autres options, excepté la navette quotidienne vers Plabennec et les bus scolaires. Hormis aussi, mon grand-père, suffisamment courageux pour faire le trajet à pied en une heure.

CE N'EST QU'UN AU REVOIR

J'ai passé des journées, voire des semaines entières dans la maison de mes grands-parents à Plouvien, achetée dans les années 1960, juste avant la naissance de ma mère. Du côté maternel, ce sont des Plouviennois fidèles : la famille y était établie depuis déjà deux siècles. En dépit de l'attache sentimentale, ma mère ne se voyait pourtant pas rester. « Il n'y avait rien à Plouvien » ; j'ai donc grandi de l'autre côté de la D59, à Plabennec.

Je dois avouer qu'enfant, Plouvien m'ennuyait aussi. En traversant le bourg pour aller nourrir les canards du lac, je m'étonnais toujours du manque de commerces. Si Plabennec accueillait ses premières grandes surfaces dans les années 1970, Plouvien n'avait dans les années 2000 que deux supérettes. L'une a baissé le rideau en 2006 et l'autre a fermé en 2017. Depuis les années 1990, les banques et la Poste ont aussi déserté les lieux. Paradoxe : la ville a de moins en moins de services à offrir, pourtant les habitants sont de plus en plus nombreux.

LE BON PLAN LOGEMENT

Aujourd'hui je roule jusque chez mes grands-parents, je connais les routes sur le bout des doigts, mais les paysages ont changé. Les champs qui entouraient le

“
Avant, le bourg était peuplé de paysans. Maintenant, il attire des salariés de tous horizons. On ne connaît plus les gens...”

UNE PLOUVIENNOISE

quartier de mes grands-parents sont devenus des lotissements flambants neufs, prisés par les 1 100 nouveaux Plouviennois installés depuis les trente dernières années. Beaucoup d'agriculteurs ont vendu leurs terres. En 1995 il y avait 150 fermes, contre une trentaine en 2020. L'ancienne commune rurale regorge désormais de salariés : sept sur dix travaillent dans l'agglomération brestoise, selon son maire Christian Calvez.

« Ce qui plaît à Plouvien, c'est d'abord le prix abordable des terrains mais surtout sa position géographique intéressante : à moins de quinze kilomètres de la mer d'un côté, et de l'autre à vingt kilomètres de Brest, explique

René Montfort, l'un des adjoints et ancien enseignant dans la commune. Elle devient un peu une ville-dortoir. » Un constat partagé par ma mère et ma grand-mère : « Avant, le village était peuplé de paysans, originaires de Plouvien. Maintenant, des salariés arrivent de tous horizons. On ne connaît plus les gens... » Tout de même, souligne le maire, « un peu plus d'un tiers des nouveaux arrivants ont une attache familiale à Plouvien ».

Je n'ai depuis longtemps plus besoin d'être gardée par mes grands-parents. Pourtant, je continue de traverser la D59 chaque semaine, et l'attache familiale n'est plus la seule à me retenir à Plouvien. Ce bourg ne m'ennuie plus. Il m'amuse. Il a une âme que je ne saurais retrouver à Plabennec.

QUE LA FÊTE CONTINUE

Après avoir salué mes grands-parents, je me rends à la salle de sport où je pratique le basket depuis maintenant six ans, avec ceux qui sont devenus mes plus proches amis.

Nous sommes nombreux du club à venir des communes alentours, même de Brest.

« Quand je suis rentré à la mairie, je voulais mettre le poids sur la culture », raconte René Monfort.

Il a quitté l'équipe en mars 2020 après vingt-cinq belles années : des infrastructures sportives renouvées, une nouvelle salle de spectacle et la création d'une médiathèque.

« Les Plouviennois aiment bien sortir à Plouvien. Et toutes ces animations drainent du monde dans la commune. »

Le comité des fêtes a même lancé en juillet dernier son tout premier festival qui a fait chanter le groupe celtique Manau dans le stade de Plouvien. « Il fallait que ça vive, c'est ce qui fait encore tenir Plouvien. »

En quittant l'entraînement, je fais un crochet par le Kelling's, l'un des deux bars du coin qui n'est pas près de quitter la ville. L'établissement n'a rien de comparable avec les bars branchés de Brest ; il s'agit plutôt du genre d'endroit où l'on passe commande en faisant la bise au gérant. On pousse la porte pour retrouver des amis et sourire à ces gens qu'on ne côtoie pas, mais qui nous sont pourtant familiers. Plouvien change et s'agrandit, mais conserve son côté intime et chaleureux.

J'habite à Plabennec, de l'autre côté de la D59. Plouvien n'a jamais été mon village. Mais je m'y sens chez moi.

Julie JEUNEMAÎTRE

La D59 relie Plabennec à Plouvien.



L'Hospitalité, sous les chapes de béton

Quand nous étions petits, nous l'appelions la « maison hantée ». Pendant un siècle, cette bâtisse a accueilli malades et blessés de guerre. En 2006, un projet immobilier a emporté son histoire et nos souvenirs.

L n'y a pas grand chose à faire un dimanche après-midi, à Ballan-Miré, dans la banlieue de Tours. Surtout quand on est gamin. Notre terrain de jeu, à mes voisins et à moi, se situait au 20 de ma rue, à quelques pas du domicile familial. « La maison de l'Hospitalité » – c'est l'inscription que l'on pouvait lire sur une pancarte extérieure délabrée – n'avait pour autant plus rien d'accueillant. Les imposants mélèzes à son entrée nous intimidaient sans cesse. Les carreaux cassés, la poussière qui s'accumulait et les vieux meubles oubliés dans ses espaces vides lui donnaient un air de décor de film d'horreur. On aimait s'y rendre pour obtenir notre petit lot de frissons qui, à un jeune âge, nourrissait facilement notre imaginaire foisonnant. Ses recoins faisaient de parfaites cachettes, et ses couloirs des pistes de courses effrénées. Alors que je m'y rendais un après-midi pour rejoindre mes copains de jeu, ma mère me lança : « Ne faites pas de bêtises dans cette maison. Il n'y a pas si longtemps, elle savait encore des vies. »

PAPI ROGER

En 1998, elle aurait pu sauver celle de mon grand-père. À l'époque, la « maison de l'Hospitalité » est un lieu de convalescence. Janvier de cette année-là, un infarctus du myocarde et un AVC frappent mon



Dès le début du XX^e siècle, les sœurs de la maison de l'Hospitalité soignaient les soldats rentrés du front. Après la Seconde Guerre mondiale, le bâtiment est devenu un lieu de repos.

●●● papi Roger. Les complications s'enchaînent, tout comme les allers-retours de ma mère à la clinique d'Evrecquemont, dans les Yvelines, où il est hospitalisé. L'idée de le faire venir à l'Hospitalité se précise, mais son état de santé instable l'empêche de se rapprocher de nous. Il nous quitte quelques mois plus tard. Je venais d'avoir quatre ans.

Peu de temps après, l'établissement ferma définitivement ses portes, mettant fin à un siècle de dévouement: « En 1899, deux châtelaines répondant aux noms de Salvador et Brandon ouvrent un hôpital qui fait à la fois objet d'hospice et qui se trouve alors sur la paroisse de la commune de Ballan-Miré. Des religieuses y sont affectées. Les locaux comprennent un dortoir pour hommes, un autre pour femmes, le dortoir des sœurs, un réfectoire puis parloir, lingerie, bains, salle d'opération [...] Pendant la guerre de 1914-1918, de nombreux blessés sont soignés à l'Hospitalité. [...] Après la Seconde Guerre mondiale, l'établissement devient la maison de repos et de convalescence pour dames et jeunes filles que bien des Tourangelles ont connue », pouvait-on lire dans *La Nouvelle République* du 9 mars 2004.

MAISON DE REPOS CHERCHE REPRENEUR

Du temps où seuls nos cris d'enfants la faisaient vivre, l'Hospitalité cherchait un nouveau propriétaire. Les adultes, aussi, criaient lors des réunions de quartier, après l'annonce du rachat et de la construction d'un énorme projet immobilier. « Vous voulez couper de si beaux arbres? Et pour y construire quoi? », « Plus d'une centaine d'habitants en plus dans le quartier? La rue est déjà étroite, elle ne résistera pas à un trafic plus lourd », « C'est hors de question que ces tours se dressent devant ma maison ». Les riverains n'acceptaient pas que leur sort soit promis à la bétonisation, à l'instar d'une majorité de villes en France. Après plusieurs mois de résistance, un promoteur eut sans surprise raison des révoltés de l'Hospitalité. La construction commença en 2006.

Mes grands-parents paternels avaient 80 ans. La vie parisienne devenait trop pénible pour leurs jambes fatiguées. Retraités de l'Éducation nationale, ils habi-

Les riverains n'acceptaient pas que leur sort soit promis à la bétonisation.

taient un appartement cosu du XIII^e arrondissement de Paris, qu'ils décidèrent de quitter pour une (fin de) vie plus calme.

« Alors comme ça, il y a de nouvelles maisons qui se construisent en haut de la rue? », lança ma grand-mère en 2006, entre le fromage et le dessert, à l'occasion d'une visite chez nous pour les vacances de Pâques. Mon père lui répondit de manière

évasive, sans donner trop d'informations. Il craignait qu'un enthousiasme soudain ne se solde par une présence parentale permanente à quelques mètres de chez lui...

LINO CONTRE POUSSIÈRE

En avril 2008, mes grands-parents signèrent l'acte d'achat pour vivre au 20 de ma rue. À croire que l'Hospitalité n'a jamais aussi bien porté son nom. Quelques mois plus tard, j'aidais déjà à porter les cartons. Traversant mes années de collégienne, je n'avais pas pris le temps de voir l'avancée des travaux. À la vue de ma maison hantée préférée transformée en pavillon moderne, je me souviens être restée quelques minutes sur le pas de l'entrée, frappée par ce décor défiguré.

Les dalles sentaient encore le béton chaud. Les carreaux étaient d'une clarté déprimante et les roses fraîchement plantées donnaient un côté tristement kitsch. Malgré mes 14 ans, j'avais à pas de loup – comme j'en avais l'habitude étant petite – vers le bâtiment totalement reconstruit. J'y jetais un coup d'œil furtif, de peur d'entrevoir une ombre inquiétante.

Ce que j'y ai vu m'a peut-être plus apeurée que ce que je m'amusais à imaginer il y a plusieurs années: une entrée, avec du lino beige terne et des portes vert militaire qui ouvrent sur les différents appartements. Un lieu aseptisé qui plus jamais ne m'effraiera, même si je continue à me sentir petite, aux pieds des mélèzes.

Nina SOYEZ



© Emma BENDA

Moi (en rouge) en pleine plantation avec mes camarades du quartier.

Bonjour l'animation, au revoir les pavillons

Jeux de billes et jours de braderie ont rythmé mon enfance dans le quartier pavillonnaire Alphonse-Guérin, dans le centre-ville de Rennes. Animé par ses habitants, il s'est physiquement transformé mais son âme n'a pas changé.

J'ai franchi ce petit portail gris pendant huit ans, tous les jours sauf le mercredi, les jours fériés et les vacances scolaires. Pablo-Picasso, c'était mon école, et celle de mon frère et de ma sœur avant moi. On en garde tous des souvenirs différents. Arthur a usé « la table de ping-pong », pas avec des raquettes ou des balles, mais « avec un ballon de football », c'est comme ça qu'on jouait à « Pablo ».

Justine, elle, faisait « le cochon pendu dans la pyramide en cordes dans la cour » et adorait « la fête de l'école ».

Moi c'est Thierry, mon maître en CE1 et CM1, grâce à qui j'ai sauté une classe et commencé à aimer l'écriture. Il nous a aussi emmenés une semaine en Angleterre et nous a initiés à l'aviron. Je n'ai jamais connu son nom de famille. Thierry, c'était Thierry et pour moi l'école se résumait à lui.

Pablo-Picasso était une école de taille moyenne, avec une classe d'environ 20 élèves par niveau. Dans la cour, on jouait aux billes, au foot, dans la pyramide. Tous les parents se connaissaient, on habitait tous le quartier. Une fois la cloche sonnée, on se précipitait au petit square attenant à l'école. Moments de retrouvailles pour les parents et les baby-sitters. À la nuit tombée, les pleurs commençaient à retentir quand on nous annonçait qu'il était temps de rentrer.

UNE POLITIQUE MUNICIPALE POUR LES TRENTENAIRES

J'empruntais tous les jours le chemin de halage longeant la rivière pour revenir à la maison. La Vilaine, c'est ce qui a marqué ma maman quand elle a découvert le quartier Alphonse-Guérin. Avec son eau marronasse, les vélos et les caddies qui dépassent, elle ne donne pas envie de s'y baigner. Mais qu'importe, elle fait partie de l'âme de Rennes et du quartier. Zone industrielle au début du 20^e siècle, Alphonse-Guérin a toujours été un endroit pavillonnaire. C'était « un quartier du centre-ville avec tous ses avantages sans les défauts », à en croire ma mère. Pour résumer : toutes les infrastructures nécessaires, sans l'agitation des magasins et l'ambiance bourgeoise du Vieux-Rennes.

Vers les années 1970, les immeubles ont commencé à apparaître. Quinze ans plus tard, l'école Pablo-Picasso a ouvert ses portes et les familles avec jeunes enfants se sont installées autour. Certains habitants se rassemblent alors et travaillent pour aménager l'espace public du quartier. Quelques années plus tard, de plus en plus vieillissant, Alphonse-Guérin perd des habitants. La mairie tente de redynamiser les lieux et crée l'espace des 2 Rives en 2002 pour accueillir les nombreux rassemblements. Pour l'école Pablo-Picasso, il fera office de salle de sport. Entre 1999 et 2008, les trentenaires reviennent et les naissances dans le quartier doublent. En 2006, 44% des presque 3 000

Le quartier « sympa, pas bourgeois, classe moyenne mais pas bobo » tel qu'il était selon ma sœur n'a pas beaucoup changé.

habitants ont entre 15 et 29 ans. Ma sœur rentre à l'école en 1992, et les autres membres de la fratrie suivront.

Avec les trentenaires, l'animation revient dans le quartier. En 2005, j'écris dans le journal de l'école un article sur notre marché. Depuis, il est devenu le rituel du mardi pour les habitants. La braderie aussi, attire encore beaucoup de Rennais. J'en garde des souvenirs de barbe à papa, de stands remplis et de sourires des gens d'ici. Tous mes amis de l'école y participaient et certains le font d'ailleurs encore. Le quartier jouit d'une réputation dynamique impulsée par l'engagement de ses habitants et où il fait bon-vivre.

IMMEUBLES ANONYMES

Un matin, alors que j'avais 8 ans, mon copain Félix est arrivé en pleurant. Il disait que sa maison allait être détruite et qu'un immeuble serait construit à la place. Il s'agissait d'une expropriation par la ville pour cause d'aménagements urbains. Mais ce qui peinait le plus Félix c'était que son chien, alors « enterré dans le jardin », allait être « recouvert de ciment ». Ce moment a annoncé le début de la disparition des pavillons d'Alphonse-Guérin.

Avant, le long du petit square, je connaissais les habitants de chaque maison. Avec les immeubles d'aujourd'hui, ils sont devenus anonymes. L'âme d'Alphonse Guérin ressurgit par moment : une braderie ensoleillée, une association d'habitants actifs et un marché animé. Le quartier « *sympa, pas bourgeois, classe moyenne mais pas bobo* » tel qu'il était selon ma sœur, n'a pas beaucoup changé. Elle

n'habite pourtant plus à Rennes, mais ne manque jamais d'aller se balader dans son quartier d'enfance quand elle revient. Ses habitants sont toujours aussi impliqués mais deux fois plus nombreux.

Emma BENDA

Le « tourisme de mémoire » à l'épreuve de la ruralité

La Normandie compte bon nombre de sites historiques liés à la Seconde Guerre mondiale. Mais certaines villes rurales et isolées, comme Saint-Lambert-sur-Dive, peinent à attirer les visiteurs.

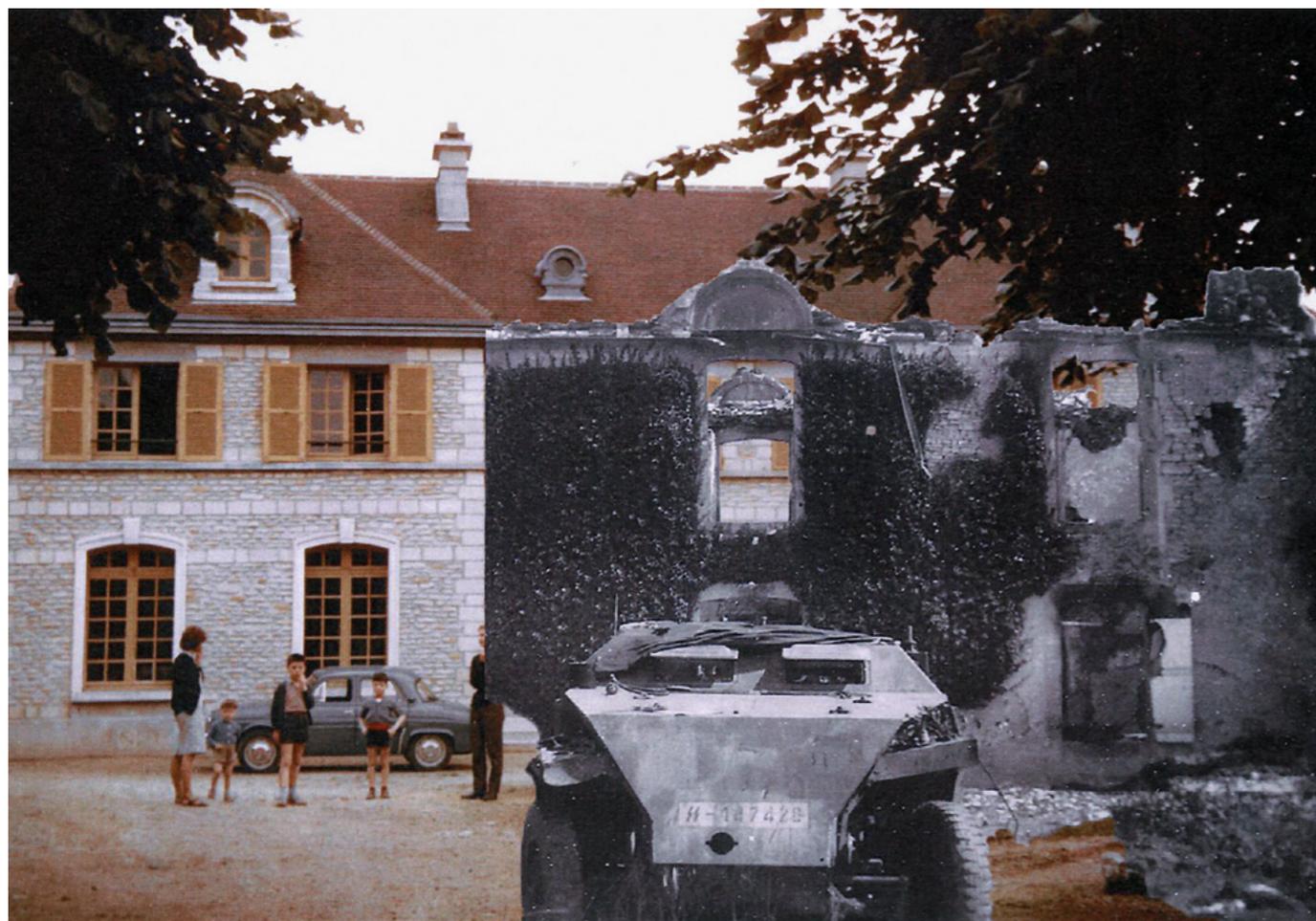
On ne peut arriver à Saint-Lambert-sur-Dive, un village normand de 150 habitants, que pour trois raisons : on s'est perdu dans la campagne normande ; des grands-parents y habitent encore ; on a, par hasard, entendu parler du « Couloir de la mort ». Si c'est la deuxième raison qui m'a amenée dans ce petit bourg de l'Orne toute mon enfance, c'est la troisième qui m'a poussée à y retourner.

LE « STALINGRAD DE NORMANDIE »

24 août 2019. La cérémonie de commémoration du 75^e anniversaire de la fin de la bataille de Normandie se déroule au Mémorial de Montormel, à ●●●

Sur le chemin qui va de Saint-Lambert-sur-Dive à Chambois.





© Cécile LEMOINE

« Quantité », le château familial, brûlé en 1944, reconstruit, et vendu en 2016 pour en faire des chambres d'hôtes.

●●● quelques kilomètres de Saint-Lambert. « *Il y a eu le D-Day, le "jour du début", proclame Christophe de Balorre, président du Conseil départemental de l'Orne, face aux 300 invités. Ici, en Normandie, à Montormel, c'est le "jour de la fin" qui s'est abattu sur l'armée nazie. Il y a soixante-quinze ans, les combats de Montormel ont clos la bataille de Normandie. C'était la plus exemplaire des victoires.* »

Si mon grand-père, Jacques Longuet des Diguères, était toujours de ce monde, il aurait fait partie des invités aux commémorations. Il a vécu de plein fouet cette bataille qui a tué son père et brûlé « Quantité », la demeure familiale, alors qu'il fêtait son 17^e anniversaire. Il en parlait, parfois, pen-

dant les déjeuners de famille, quand les adultes lui posaient des questions. C'était un orateur hors pair. Mais j'étais petite. Je n'y faisais pas attention. Avec mes cousins, on préférait aller jouer dehors. Parfois, on trouvait des balles ou des morceaux de ferraille dans la terre. On les rapportait fièrement à notre grand-père.

« RENDRE HOMMAGE »

24 août 1944. Les habitants de Saint-Lambert-sur-Dive découvrent avec horreur l'état de leur village. « *La première vision de Saint-Lambert est affreuse. Le chemin vers l'église est un vrai champ de bataille*, relate Odette, la sœur de mon grand-père dans le journal

qu'elle tenait pendant la guerre. *Des voitures brûlées, renversées, des bêtes crevées, des cadavres de soldats... C'est lamentable.* » Trois jours durant, les Alliés ont pilonné l'armée allemande en déroute, prise au piège entre les forces canadiennes, américaines et polonaises, dans la poche de Falaise-Chambois [lieu de la dernière opération de la bataille de Normandie pendant la Seconde Guerre mondiale, NDLR].

Seul chemin de retraite possible: la D 710, en direction de Montormel. Pour amplifier la victoire, les Alliés annoncent le décès de 10 000 Allemands et donnent à cette bataille le nom de « Stalingrad de Normandie », et à cette route le surnom de « Couloir de la mort ».

Eddy Florentin, un journaliste et historien français, auteur de l'ouvrage *Stalingrad en Normandie*, fait, lui, état de seulement 2 000 morts.

Je devais avoir 4 ou 5 ans quand j'ai coupé le ruban tricolore de l'inauguration du Belvédère construit à l'entrée de la ville par mon grand-père, maire de Saint-Lambert de 1957 à 2001. « *Il voulait rendre hommage aux Canadiens qui ont libéré la ville, et offrir un lieu avec quelques repères pour expliquer la bataille* », raconte Jean-Philippe Ballot, le maire actuel du village.

Quelques années plus tôt, en 1994, le Mémorial de Montormel est mis sur pied par quelques volontaires. Les bases du seul site mémoriel de l'Orne sont posées, et ne vont quasiment pas évoluer.

Sur l'ensemble de la région, le tourisme de mémoire représente une véritable manne économique. Le nombre de visiteurs qu'il génère a doublé en vingt ans, avec des pics à six millions de touristes lors des diverses commémorations historiques. Mais les visiteurs préfèrent se rendre sur les plages de Normandie, célèbres pour avoir vu les troupes américaines débarquer le matin du 6 juin 1944. À Montormel, le directeur du Mémorial, Stéphane Jonot, explique aussi doubler ses entrées lors des commémorations: « *En 2014, pour le 70^e anniversaire, on a reçu 26 500 visiteurs alors que l'on recense habituellement 13 000 entrées par an.* » Mais cette réalité ne vaut pas toujours en dehors des périodes

commémoratives. « *Le gros du tourisme de mémoire se passe dans la Manche et le Calvados*, regrette Gilbert Godeau, maire de Montormel. *Les événements qui se sont déroulés ici sont mal connus. Il n'y a aucune retombée économique pour nous.* » Au Comité régional du tourisme de Normandie (CRT), la chargée de mission Romane Cauchy affirme pourtant que « *l'Orne et le Mémorial de Montormel font l'objet de la même promotion que les grands sites liés à la bataille de Normandie.* »

PEU DE VISITEURS

Mais dès qu'il est question d'aménagement, le financement ne suit plus. En 2013, le « Couloir de la mort » fait partie des projets retenus pour l'opération « Grand Site, Normandie 1944 » lancé par

Le gros du tourisme de mémoire se passe dans la Manche et le Calvados. Les événements qui se sont déroulés ici sont mal connus.

JEAN-PHILIPPE BALLOT

le Comité interministériel à l'aménagement et au développement du territoire. Objectif: aménager les entrées sud et nord du village et construire un espace d'exposition. Prix estimé: 132 000 euros. « *Seuls 70 000 euros seront trouvés. Le projet sera abandonné, alors qu'il était soutenu par la région* », s'attriste Jean-Philippe Ballot, qui a suivi le dossier en tant que maire.

Aujourd'hui, Saint-Lambert-sur-Dive, la D 710 et le Belvédère font partie d'un circuit qui retrace les étapes de la bataille. À l'exception des visiteurs qui y passent en été, c'est le calme plat. « *Le problème, on le connaît depuis longtemps: c'est le manque de restauration et d'hébergement par ici* », estime Jean-Philippe Ballot. Les choses vont peut-être changer. Le Mémorial de Montormel vient de se refaire une beauté et « Quantité », la demeure familiale de mes grands-parents, a été revendue il y a deux ans à un couple de Parisiens qui veulent en faire des chambres d'hôtes.

Cécile LEMOINE



Ouverte en 1841, la gare s'est métamorphosée depuis dix ans.

Les alouettes ne chantent plus

Autrefois vétuste et bucolique, la gare de Pessac Alouette, du nom des oiseaux qui survolaient le quartier, est devenue un carrefour où se croisent trains, tramways, bus, voitures et vélos. Symbole d'un quartier paisible, c'est désormais un avant-poste de l'urbanisation de la métropole bordelaise.

« **É**loignez-vous de la bordure du quai », peut-on entendre ce vendredi matin de septembre, aux abords de la gare de l'Alouette, quartier résidentiel de Pessac, tout proche de Bordeaux. Depuis deux ans, l'avertissement prend tout son sens. La disparition du passage à niveaux piétons n'interdit plus les TGV de dépasser les 160 km/h au niveau de l'Alouette. Quand j'étais petit, pour employer l'expression consacrée des exilés qui n'ont rien vu changer, les trains ralentissaient à 60 km/h. Au sol, la ligne jaune est dessinée à un mètre du quai, désormais aménagé de bancs – une dizaine de chaque côté – et de deux grands abris où s'amassent une quinzaine de personnes.

Le fourmillement des nombreux voyageurs remplace l'image d'une gare déserte que je conservais de mes lointains souvenirs. Direction Bordeaux, une trentaine de personnes attendent leur train. Sacs à dos, sacs à main, attachés-case : autant d'accessoires pour autant de motifs de déplacements. En face, direction Arcachon, les mêmes profils. Pas seulement des vacanciers armés de leur parasol et de leur glacière.

9 h 07. Le Arcachon-Bordeaux entre en gare. Le quai se vide puis s'emplit de voyageurs arrivés à destination, qui se dispersent en sens oppo-

sés. Les uns vers le tram, relié à Bordeaux depuis trois ans, les autres vers la borne de vélos en libre service. Derrière la gare, des automobilistes laissent leur véhicule au parc-relais pour emprunter un vélo, monter dans un tram ou un train. Autrefois espace de transit pour quelques vacanciers et travailleurs, la gare de l'Alouette est devenue un pôle d'échange central de la métropole bordelaise. Et un lieu d'éternels travaux, d'où émergent régulièrement de nouveaux parkings.

« ON SE CROIRAIT EN RÉGION PARISIENNE »

Le rail reliait déjà Pessac Alouette à Bordeaux en huit minutes, mais comme le résumait Willy Dallay en janvier 2012, alors correspondant du journal *Sud-Ouest* à Pessac, la gare s'est métamorphosée. « *Le mot gare est un peu présomptueux : un quai de chaque côté avec quelque chose qui ressemble à un abribus pour se protéger de la pluie.* » Une gare vétuste, en somme. Au milieu d'un « quartier pauvre en aménagement », comme le définit Jean-Luc, 62 ans, qui habite depuis vingt ans la maison de l'ancien chef de gare, sis à l'ancien passage à niveaux. À terme, la gare doit relier l'Alouette et son pôle multimodal, expression générique des urbanistes, à l'aéroport de Bordeaux-Mérignac. « *Un bus reliera les deux pôles en moins de* ●●●

On vivait en pleine nature. On était les rois. Maintenant, j'ai le sentiment qu'on nous expulse.

JEAN-LUC, HABITANT ET MILITANT À LA FRANCE INSOUmise



© Jeremy JEANNINGROS

Voitures, trains, tramways, vélos : tous les moyens de transports sont reliés à cette gare.

sements aux abords du tramway. *Quand mes parents ont construit la maison, on était entouré d'arbres.* » Jean-Luc évoque un âge d'or du quartier, il y a encore quelques années. *« On partait cueillir les cèpes, on vivait en pleine nature. On était les rois. Maintenant, j'ai le sentiment qu'on nous expulse. Et depuis que les bois ont été touchés, on entend le trafic sur la rocade »,* pourtant à 800 mètres de distance.

LE DIALOGUE ENTRE LES RIVERAINS ET LA MAIRIE DANS L'IMPASSE

Pour le maire, il s'agit de *« densifier l'habitat autour de la nouvelle ligne de tramway et d'aménager les abords des commerces du quartier »*. La gare est située à mi-chemin entre le CHU Haut-Lévêque, réputé en France pour son service de cardiologie et premier employeur de la ville, et la zone commerciale Bersol, troisième bassin d'emploi de l'agglomération. Et le maire de rappeler l'histoire de la ligne Bordeaux-Arcachon, fondée au 19^e siècle par les frères Pereire pour permettre aux citadins de rejoindre le bon air du Bassin, ou, pour les moins aventureux, de *« profiter d'une villégiature aux sanatoriums pessacais »*.

Le dialogue entre le maire et les riverains mécontents est dans l'impasse. Une réunion organisée le mardi 10 septembre 2019 devait permettre aux habitants de l'Alouette de se faire entendre sur les futurs projets d'aménagements aux abords du nouveau pôle multimodal. La transformation de la gare ne fait que commencer. Jean-Luc n'attendait pas grand-chose de cette rencontre. *« Le cabinet d'architecte nous a fait comprendre que le projet ne changerait pas d'une virgule »,* lâche-t-il, désabusé, avec son accent caractéristique des Pessacais de toujours.

Le long d'un chemin menant à l'ancien passage à niveaux piétons, Denise s'interrompt en observant une étendue d'herbes au milieu de laquelle poussent des cyclamens. *« Ici, ma mère a planté des graines après la guerre. Ces fleurs sont un miracle. »* Avant de poursuivre, mélancolique : *« Cet espace va également disparaître. »*

Jeremy JEANNINGROS

SANS FRONTIÈRES



Parce que le journalisme n'a pas de frontières, rendez-vous maintenant sous d'autres latitudes. Première escale à **Saint-Pierre et Miquelon** (p. 72). Sur cet archipel français, les souvenirs de Margot se heurtent à la disparition des aires de jeux de son enfance. 11 664 kilomètres plus loin, en **Afrique du Sud** (p. 74), Lynné est en quête de son identité. Comment se l'approprier quand sa langue maternelle vient des anciens colons? Direction **Qingdao** ensuite pour une étape chinoise (p. 78), où Anqi nous raconte son pays de la mer, de la bière et de la mémoire coloniale. Atterrissage enfin au **Caire** en Égypte, au cœur du quartier de Zamalek (p. 80), transformé par la révolution.

Dans l'archipel, la fête est presque finie

Depuis plusieurs années, les aires de jeux de Saint-Pierre et Miquelon disparaissent. Autant d'animations en moins sur cet archipel où vivent 6 000 habitants.

Grandir sur une île de 25 kilomètres carrés, peuplée de 6 000 habitants, peut paraître compliqué. Pourtant, les avantages sont nombreux. Dès le CE2, j'allais seule à pied à l'école. J'ai pratiqué la natation, la danse et le taekwondo. Le week-end, j'allais à la patinoire. La vie à Saint-Pierre et Miquelon, un archipel français situé dans l'océan Atlantique, à 25 kilomètres à l'est du Canada, offre une grande liberté. Quand j'étais petite, les « parcs des jeux », comme on dit ici, incarnaient cet espace de tous les possibles. Vous, métropolitains, préférez parler d'« aires de jeux ».

À Saint-Pierre, on avait le luxe d'en avoir deux. Le premier, surnommé par les enfants « parc des bois » ou « parc indien », était entièrement en bois, perdu au milieu d'une forêt, avec des sortes de cabanes en forme de tipis, une référence stéréotypée aux premières populations arrivées sur le continent américain. Le second parc se trouvait en centre-ville. Tous les mercredis après-midi, aller jouer dans l'un de ces espaces était un passage obligé. Ma mère, fonctionnaire de l'Éducation nationale en tant que professeure de philosophie, ne travaillait pas ce jour de la semaine et m'y emmenait tant que le temps le permettait. J'y ai joué de mes 4 à 9 ans. Je venais avec une copine, Astrid Lucas. Je me souviens de ce qu'on appelle ici la « grande glissade » du parc du centre-ville, un toboggan jaune et bleu avec une piste en aluminium que l'on dévalait à toute vitesse. Elle

m'effrayait. J'avais déjà la phobie du vide. Mais plus je grandissais, plus je domptais ma peur. Au « parc des bois », il y avait une grande forteresse. « On jouait à la princesse, ou tout simplement à cache-cache quand il y avait assez d'enfants », se rappelle mon amie Astrid, aujourd'hui âgée de 22 ans, employée à la préfecture de Loire-Atlantique, à Nantes. Puis ces aires de jeux ont fermé provisoirement. « Par souci de normes », a affirmé la mairie.

Lorsque je suis rentrée chez mes parents après ma première année d'études à Montréal, je n'ai pas reconnu ce territoire qui a marqué mon enfance. En ce qui concerne le parc du centre-ville, la pelouse a laissé place à du gazon synthétique et les petites structures en métal ont remplacé la fameuse « grande glissade » colorée et la balançoire à bascule. Au « parc des bois », les structures sont toujours là mais les enfants n'ont plus le droit d'y accéder. C'est devenu un terrain de paintball. À part le parc du centre-aéré, réservé aux enfants inscrits, aucun des parcs de mon enfance n'a survécu au passage à l'an 2010.

DES PARCS DÉDIÉS AUX PLUS JEUNES

Anne-Marie Lechevallier, membre de Lion's Avenir, un club international qui dit faire de l'humanitaire local, va régulièrement au parc avec ses deux petites-filles de 6 et 11 ans. Elle les regarde jouer depuis l'un des bancs. Lorsque je lui demande ce qu'elle pense de l'ancienne aire de jeux, elle répond : « Les structures étaient adaptées pour les tout-petits et il y en avait aussi pour les plus grands. »

En revanche, sa petite-fille de 11 ans est beaucoup trop âgée pour les installations du parc actuel. En théorie, les jeux sont conçus pour des enfants de moins de 6 ans. « Il y a beaucoup moins de choses qu'à

l'époque, et ce n'est pas seulement le cas pour ce parc », regrette Anne-Marie Lechevallier.

Cela n'empêche pas les plus vieux d'investir les lieux pour tromper l'ennui. Ils s'assoient près d'un banc, discutent, fument des cigarettes... Entre 12 et 16 ans, les jeunes n'ont plus vraiment d'endroit où se retrouver. Auparavant, il existait bien un « point jeune » à Saint-Pierre et Miquelon, un lieu qui proposait des animations aux adolescents. Mais il a été fermé quand j'étais au lycée. Aujourd'hui, un parking l'a remplacé.

NORMES À LA FRANÇAISE ?

Quand j'avais 8 ans, le parc des jeux de l'Île-aux-Marins, située en bordure de Saint-Pierre et Miquelon, a connu le même sort que ceux de l'archipel.

Le club Lion's Avenir s'est donné pour mission d'en reconstruire un. Facile à dire. Même si Saint-Pierre et Miquelon est bien en France, les normes et le matériel qui vient de la métropole ne sont pas toujours adaptés. Pour le nouveau parc des jeux de l'Île-aux-Marins, par exemple, il a fallu commander des structures en métropole pour coller à la réglementation. Mais les matériaux n'étaient pas adaptés aux réalités climatiques de l'archipel. « On ne pouvait pas construire un parc en bois, parce que cela peut donner des échardes. On ne pouvait pas utiliser certains maté-

riaux à cause du sel à proximité... », détaille Anne-Marie Lechevallier, qui a participé à l'élaboration du projet.

Il fallait aussi que les structures soient résistantes aux vents, aux embruns et aux températures. Car si l'été elles sont appréciées des enfants, personne ne les fréquente l'hiver. Il fait beaucoup trop froid et l'Île-aux-Marins est inaccessible. Alors, il a fallu redoubler d'ingéniosité pour trouver des matériaux adéquats, qui correspondent autant aux normes imposées qu'aux réalités climatiques. Saint-Pierre et Miquelon a bien un point commun avec la métropole : la lourdeur et la lenteur des procédures administratives.

Margot HUTTON



Pelouse synthétique et structures en métal occupent la place du parc des jeux de mon enfance. Seule la barrière n'a pas changé.

Cap sur mes origines

En Afrique du Sud, seule une personne sur dix est blanche. Je suis l'une d'entre elles. À la recherche de ma place, je me suis plongée dans les trois cents dernières années de mon arbre généalogique. Au centre de ce portrait familial : Le Cap, ville de mon enfance.



Les montagnes du Cap, identiques depuis l'arrivée de mon ancêtre allemand.

« **I** l faut que les Blancs retournent en Europe. » Cette phrase, récurrente sur les réseaux sociaux en Afrique du Sud, on la retrouve souvent parmi les soutiens du politicien populiste d'extrême gauche Julius Malema. De son côté, ce dernier tente de rassurer. « *Nous n'appelons pas au massacre des Blancs pour le moment* », a-t-il déclaré lors d'un discours en 2016.

Avant d'y retourner, pour établir d'où je viens, il me faut d'abord démêler toute une généalogie sur les trois cents dernières années.

Contrairement à la croyance populaire, mon ancêtre à moi n'est pas néerlandais. Il n'avait rien à voir avec le « premier colonisateur » Jan van Riebeeck, arrivé en Afrique du Sud en 1652, après avoir été chargé de créer un poste à mi-chemin pour les navires en partance de l'Europe vers l'Orient.

Un siècle plus tard, le cordonnier allemand Hendrik Schumacher a lui aussi débarqué là-bas. Il a changé son nom pour l'équivalent néerlandais : Schoeman, mon propre nom de famille. Malgré son intention de paraître plus « hollandais », mon ancêtre s'est marié avec la fille d'une famille protestante française. Elle avait fui son pays après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, qui interdit la pratique du protestantisme. Un sort semblable à l'aïeul de ma mère, Monsieur Olivier, lui aussi un protestant de France.

PARTAGÉE ENTRE L'ALLEMAGNE, L'ANGLETERRE ET LA FRANCE

Peut-être devrais-je chercher mes racines du côté de la France. J'y habite depuis deux ans et je maîtrise désormais la bise, à condition qu'on reste dans les régions où on en fait deux. Je ne donne plus de *bugs* à l'américaine par accident pour dire bonjour aux Français. Je suis maintenant habituée au fromage

Je ne me sens toujours pas aussi drôle en français : il me manque toute une partie de ma personnalité.

après le repas plutôt qu'à l'apéritif. Et je continue à lutter contre le désir irrésistible de mettre du lait dans mon café. Mais les larges sourires sud-africains et la familiarité me manquent, ainsi que le soleil, la nature et *braaivleis*, le barbecue sud-africain. Sans oublier que je ne me sens toujours pas aussi drôle en français : il me manque toute une partie de ma personnalité.

C'est aussi par crainte du manque d'humour des Allemands que je préfère ne pas m'installer au pays de mon ancêtre Schumacher. De toute façon, j'ignore si j'aurai le droit d'y retourner. Lors de l'un de mes précédents transits à l'aéroport de Francfort, j'avais raté ma correspondance à la suite d'un incident de bombe lacrymogène dans mon sac à main. Les policiers allemands ne rigolent pas.

Les Anglais étant arrivés au Cap au XIX^e siècle, on trouve ici et là dans la généalogie des Schoeman et Olivier quelques noms de famille anglais comme Harford ou Browne, malgré la méfiance entre les Anglais et les Afrikaners (d'origine néerlandaise, française et allemande). Les deux camps s'étaient affrontés au début du XX^e siècle, lors de la Seconde Guerre des Boers, pour le contrôle des gisements d'or du pays.

UNE LANGUE CHARGÉE D'HISTOIRE

Aujourd'hui, beaucoup de jeunes sud-africains d'origine afrikaner préfèrent ne pas être appelés « Afrikaner » mais plutôt « Afrikaanssprekend » (littéralement « quelqu'un qui parle afrikaans ») ou tout simplement « Sud-Africain ». Ils cherchent à se distancier de l'apartheid, ce système politique atroce mis en place par le parti nationaliste afrikaner entre 1948 et 1994. Il y a une volonté de séparer la langue afrikaans (un mélange entre le néerlandais du XVII^e siècle, l'allemand, le français, le malaisien et les deux langues indigènes khoi et san), et le racisme que certains lui associent. Pas évident, étant donné que l'afrikaans n'a été reconnu internationalement qu'en 1925, peu avant l'ascension du nationalisme afrikaner, qui s'est malheureusement approprié la

langue et l'a instrumentalisée pour exclure et séparer pendant la période de ségrégation. Comme presque sept millions d'autres personnes dans le monde, ma langue maternelle est l'afrikaans. Mes premiers mots, mon éducation primaire, secondaire et même quelques cours à l'université étaient en afrikaans.

Si je me sens aujourd'hui à l'aise en anglais, la langue de Shakespeare a pour moi toujours eu un prix : à l'âge de 4 ans, mes parents devaient me forcer à écouter des histoires en anglais. À 10 ans, ils m'ont payée pour lire des livres en anglais, car je ne lisais que les livres afrikaans à l'époque. Et si je souhaite me rendre en Angleterre aujourd'hui ?

Voilà l'église qui vient d'être transformée en bar.

JAN, LE CHAUFFEUR DE TAXI

Les moulins et les digues, typiques de la quiétude qui règne en pleine campagne hollandaise.



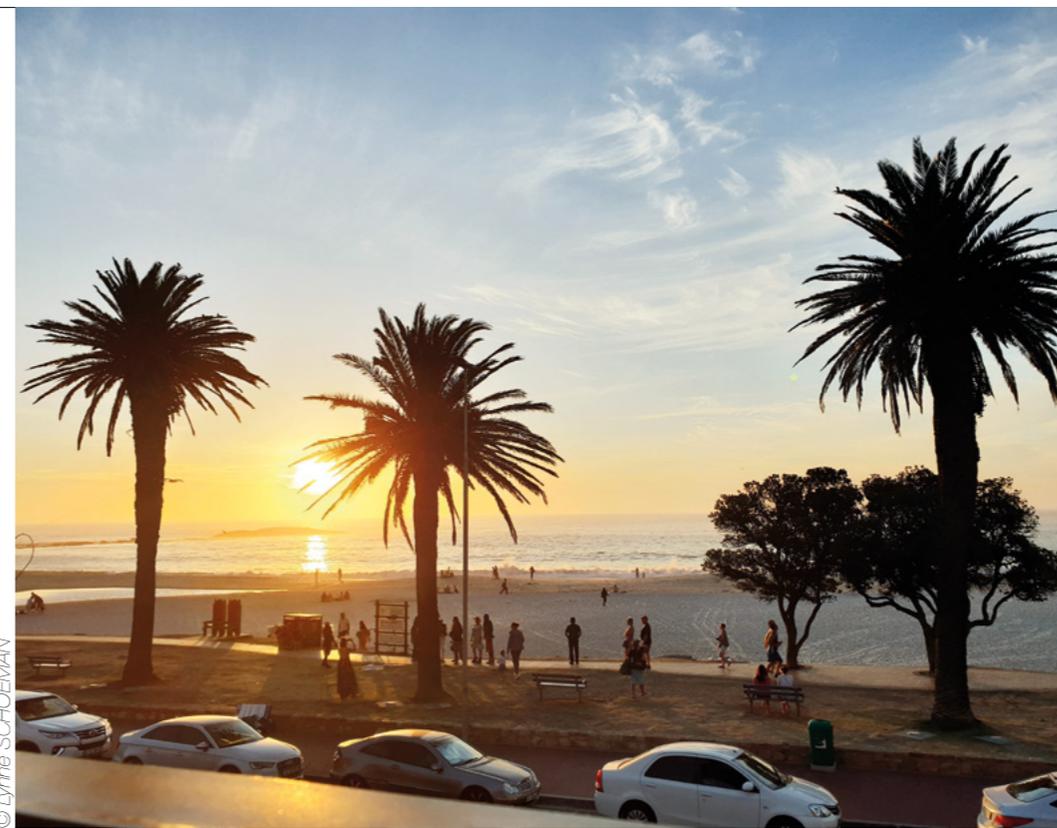
Je dois payer un visa très cher pour aller manger de la nourriture qui laisse à désirer, malgré l'appartenance de l'Afrique du Sud au Commonwealth.

VOYAGE AU PAYS DE LA TULIPE

Il me reste donc les Pays-Bas, là où on parle néerlandais, la langue la plus proche de l'afrikaner. Lors de l'été 2019, ma famille et moi avons roulé 200 kilomètres à vélo pendant quatre jours à travers la Hollande. Derrière nous, la ville de Haarlem, en périphérie d'Amsterdam, et devant, la campagne, ses vaches, ses moulins et ses digues qui s'étendaient à perte de vue. À part une conjugaison différente et plusieurs mots dont les origines ne sont pas néerlandaises ni même germaniques, parler l'afrikaans au Pays-Bas c'est un peu comme parler le québécois en France. On se comprend, mais on a besoin des sous-titres.

Un soir, nous avons posé les vélos à notre hôtel pour prendre un taxi. Le chauffeur, pré-nommé Jan comme le colonisateur Van Riebeeck ainsi que de nombreux hommes sud-africains d'un certain âge, nous a montré un moulin récemment acheté par un pilote de la compagnie aérienne hollandaise KLM. Un peu plus loin, il ralentissait pour nous présenter un autre monument : « Voilà l'église qui vient d'être transformée en bar. »

© Lynné SCHOEMAN



Je revois l'église protestante en banlieue du Cap, là où j'ai grandi. Je ne pourrais pas l'imaginer devenir un bar, un DJ sur la chaire et une boule disco accrochée au plafond. Le calvinisme sud-africain ne le permettrait tout simplement pas. Servir de la bière ne serait même pas plus rentable : les Sud-Africains ont encore l'habitude de donner 10% de leurs revenus à l'Église pour assister aux services dominicaux. Le temple s'agrandit constamment, tout comme l'école primaire publique située juste en face. J'ai fait partie des 1 400 élèves qui se réunissaient chaque lundi dans la grande salle pour écouter les annonces, applaudir les équipes de rugby, de netball ou de tennis, ou chanter les chansons religieuses, l'hymne de l'école et l'hymne national.

« ENSUITE, IL FAUT REVENIR »

Le tour de Hollande se termine à Amsterdam. On boit un verre dans un café coincé entre une cathédrale et une maison close. J'observe les filles qui se présentent dans les vitrines illuminées et je repense

En plus de la convivialité, des braaivleis et des églises très prisées, les Captoniens peuvent profiter de magnifiques couchers de soleil sur la plage.

aux prostituées sud-africaines qui vivent dans l'ombre, sans protection de l'État. Sur la route, tout au long du trajet, je n'ai vu ni les bidonvilles, ni les transports en commun au prix inversement proportionnel à la dangerosité, typiques de chez moi. Tous les habitants des Pays-Bas entretiennent leur jardin, font leur plein d'essence et déposent eux-mêmes leurs achats dans un

Je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes tous.

PHILIOSOPHIE UBUNTU

sac plastique au supermarché. Ce n'est pas le cas en Afrique du Sud, où ces tâches sont effectuées par des travailleurs précaires. Malgré ça, le chômage continue à frôler les 30%.

Les populistes et les radicaux ont peut-être raison. Peut-être faut-il quitter l'Afrique du Sud. Peut-être faut-il partir pour se rendre compte de l'état de son pays. Et c'est une fois revenu, l'esprit plus ouvert, qu'on apprécie pleinement la richesse de la diversité sud-africaine. Pour être de meilleurs citoyens et bâtir une meilleure Afrique du Sud, il faut s'inspirer de la philosophie humaniste africaine *ubuntu* : « Je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes tous ».

Lynné SCHOEMAN

Une bulle allemande sur la mer Jaune

Sous le joug allemand pendant dix-sept ans au début du XX^e siècle, Qingdao n'a jamais renié son héritage colonial. Au contraire, elle cultive sa singularité.

Le rouge des toits, le vert des arbres, le bleu de la mer, le blanc des bateaux à voile et le gris des rues pavées tortueuses... Les couleurs de Qingdao me reviennent souvent en mémoire depuis que j'ai quitté, à 18 ans, cette ville portuaire du nord-est de la Chine. Je garde de doux souvenirs de l'été là-bas. Les baignades, les bonnes bières entre amis sur la plage, les mythiques repas de fruits de mer... En me promenant sur le sentier du littoral, j'écoutais les sirènes des bateaux et le cri rieur des mouettes survolant la plage. Mais cette ville, dans laquelle j'ai passé la plus grande partie de ma vie, est surtout un lieu empreint d'une histoire singulière. Une histoire tumultueuse, qui marque depuis un siècle l'identité de la métropole et de ses habitants.

DES VESTIGES COLONIAUX

Paisible village de pêcheurs jusqu'à la fin du XIX^e siècle, Qingdao est conquis par l'Empire germanique en 1898, quelques mois après le meurtre de deux missionnaires allemands dans la région. Une colonisation qui perdure jusqu'à ce qu'éclate la Première Guerre mondiale. Le Japon, qui a rejoint le camp des Alliés en 1914, déclare la guerre à l'Empire allemand et s'empare de ses posses-



© Stefan TSINGTAUER

L'école secondaire a été créée par Richard Wilhelm en 1900.

Les décorations murales de l'établissement scintillaient, baignées dans la lumière dorée du soleil.

sions en Chine. C'est en 1922 que la République de Chine reprend la main sur son territoire, jusqu'à une nouvelle conquête japonaise de 1938 à 1945.

Je me souviens de ma première visite au lycée de Qingdao, à l'occasion d'une journée portes ouvertes. C'était il y a onze ans. Au milieu d'un immense campus se dressait un imposant bâtiment au style architectural européen, entouré d'une végétation verdoyante. Les décorations murales de l'établissement scintillaient, baignées dans la lumière

dorée du soleil. Fondée en 1900 par Richard Wilhelm, traducteur et sinologue allemand, cette école a connu plus d'un siècle d'une histoire riche en rebondissements. L'école fait partie des nombreux bâtiments de Qingdao construits à l'époque de la colonisation allemande et soigneusement préservés jusqu'à aujourd'hui.

DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL ET BRASSICOLE

L'empreinte germanique est très visible, dans le paysage comme dans les esprits. Quand l'Empire allemand fait main basse sur la ville à la fin du XVIII^e siècle, il est la première puissance économique d'Europe, en plein essor industriel. Les colons vont apporter leurs savoir-faire à la ville et contribuer à sa modernisation en quelques années. Chemins de fer, réseaux de canalisations, églises, écoles et maisons bavaroises sont construits à cette période, et permettent à la ville de se développer, à la mode allemande. Les dix-sept années sous domination germanique ont transfiguré la ville et lui ont laissé un important héritage architectural. Autre legs des Allemands: la bière. La fameuse



© Dan NEVILL

Une bière à consommer rapidement.

brasserie Tsingtao, dont le nom correspond à la transcription phonétique de Qingdao, voit le jour en 1903. Créée par des colons allemands et britanniques, elle possède désormais 69 établissements brassicoles à travers toute la Chine. Elle est l'une des premières marques chinoises à avoir pénétré le marché international. La bière fait partie intégrante du patrimoine culturel de Qingdao, ainsi que de la vie des locaux. Il n'y a que là-bas que l'on peut voir des habitants acheter de la bière fraîche dans des sachets plastique et la siroter... à la paille.

Il n'y qu'à Qingdao que l'on peut voir des habitants acheter de la bière fraîche dans des sachets plastique et la siroter... à la paille.

Je me suis rendu compte assez tard que c'était une spécificité de Qingdao, une tradition vieille d'une trentaine d'années seulement, qui n'existe nulle part ailleurs et a de quoi surprendre les voyageurs. Ici, c'est

presque un sacrilège de boire une bière en bouteille, elle est bien meilleure lorsqu'elle est fraîche, directement sortie du fût.

Le nouveau métro construit récemment porte aussi l'empreinte allemande, plus de cent ans après l'époque coloniale. Dans le vieux Qingdao, on a construit des stations sur le modèle occidental pour s'adapter aux maisons bavaroises aux alentours, elles illustrent parfaitement la coexistence harmonieuse des styles européens et chinois dans la ville.

Aujourd'hui, grâce à l'importante collaboration culturelle et économique que Qingdao entretient avec l'Allemagne, elle est en train de se faire un nom sur la scène internationale. En cultivant sa mémoire, Qingdao vise à devenir le principal carrefour sur le nouvel axe continental et le corridor entre l'Europe et l'Asie.

Anqi WANG

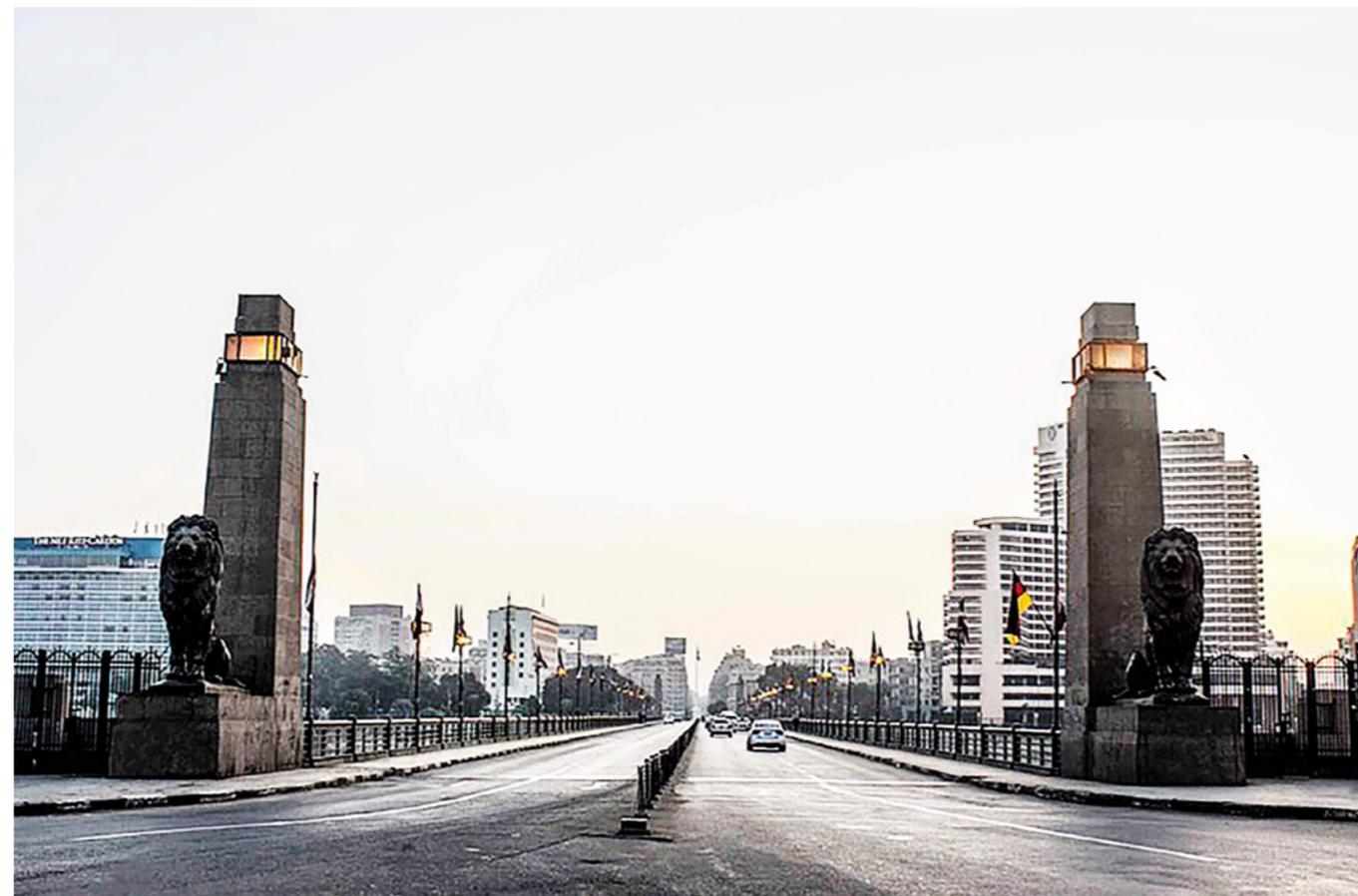
À Zamalek, le clash des classes

La révolution égyptienne de 2011 a entraîné de profonds changements au sein du quartier aisé de Zamalek, au Caire. Ses habitants ont dû se mélanger au reste de la population, majoritairement précaire.

Qu'est-ce qui a bien pu changer dans mon quartier de Zamalek? Cet endroit où j'ai grandi, situé sur l'île de Gezira, à l'intérieur du Caire, abrite bon nombre d'ambassades, d'imposants hôtels, de restaurants réputés et de grandes villas. Une zone résidentielle aisée connue comme « le quartier des pachas », du nom d'un titre de noblesse qui existait en Égypte à l'époque de l'Empire ottoman, entre 1519 et 1798. Les siècles ont passé, marqués par différents événements historiques comme l'invasion de Napoléon Bonaparte au début du XIX^e siècle, mais la transmission du titre de « pacha » a perduré.

BOULEVERSEMENT HISTORIQUE

Moi, je suis arrière-petit-fils de pacha. Mon arrière-grand-père, Tawfik Pasha Doss, a été ministre des Transports sous le roi Fouad I^{er} qui a régné sur l'Égypte de 1917 à 1936. Il habitait lui-même Zamalek, dans l'une des plus belles villas de ce quartier qui donne sur le Nil. Sa demeure a été nationalisée par Nasser, comme le Canal de Suez et plusieurs autres infrastructures, dans les années 1950. Aujourd'hui, cette bâtisse accueille l'ambassade d'Arabie saoudite au Caire. Du fait de son architecture, on la surnomme la « Maison Blanche du Nil ». Héritier de cette histoire, je n'ai manqué de rien : je n'ai jamais connu la faim, j'ai toujours eu un toit.



Le pont Kasr el Nil relie l'île de Gezira et le centre-ville

Sous l'autorité de mon arrière-grand-père, des travaux de modernisation du pont Kasr el Nil ont eu lieu en 1933. Cet édifice enjambe le Nil et permet une jonction entre l'île de Gezira et le centre-ville du Caire, où se trouve la célèbre place Tahrir qui a hébergé la révolution du 25 janvier 2011. C'est à Tahrir que la population cairote s'est retrouvée pour appeler à la destitution du dictateur Mohamed Hosni Moubarak. Neuf ans après le début de la contestation, Tahrir est encore aujourd'hui le centre

du Caire, où se situe la place célèbre place Tahrir.

d'une capitale de 20 millions d'habitants, verrouillée par les forces de l'ordre et les militaires. Car celui qui a la main sur Tahrir a la main sur le Caire tout entier.

TIRS À BALLES RÉELLES

Trente ans au pouvoir. Moubarak a osé rester trente ans. Le « Pharaon », tenait le pays d'une main de fer et on ne pouvait pas l'imaginer être déchu. Mais on l'a fait. En dix-huit jours. Moubarak, lui, n'a pas hésité à recourir à sa police militaire pour

assassiner des civils, en tirant à balles réelles sur les manifestants. Puis, face à une colère impossible à réprimer, il a demandé aux forces de sécurité de se retirer de tous les quartiers, finissant par libérer des centaines de prisonniers partout dans le pays pour semer le chaos, terrifier les manifestants et les dissuader de protester.

Compte tenu de la situation, l'armée a envoyé dans plusieurs quartiers, dont Zamalek, quatre militaires qui avaient pour but de protéger les civils des prisonniers remis en liberté. Mais ces soldats de la force spéciale ne pouvaient pas sécuriser un quartier aussi important et peuplé. Comme pour le reste du pays, les civils masculins ont dû veiller sur leurs bâtiments, chaque soir, de 22 heures à 5 heures du matin. Les femmes avaient pour mission de préparer des outils de défense comme de l'huile chaude qu'elles devaient jeter en cas d'attaque. Je descendais, à l'âge de 16 ans, avec mon père, pour abattre l'ennemi avec un vieux bâton et mon canif que j'avais caché dans ma chaussette, croyant que je vivais un film. Mon père, lui, était muni d'une ancienne canne de golf.

« LES GARDIENS DE ZAMALEK »

Je me rappelle encore des conversations que les voisins tenaient. Certains parlaient déjà de quitter le pays. D'autres regrettaient cette révolution, disant qu'on avait perdu quelque chose. D'autres, encore, étaient terrifiés car ils pensaient que l'Égypte « qu'on aimait » était perdue. Ces derniers avaient en partie raison.

L'Égypte et Zamalek ne sont plus ce qu'elles étaient. Et c'est pour le mieux. Depuis la révolution, la population du quartier a changé. Il y a de nouveaux habitants mais surtout plus d'étudiants qui n'hésitent pas à assumer un mode de vie différent. Avant, Zamalek n'était pas représentative de l'Égypte. Elle représentait le calme, la bourgeoisie, avec toutes les énormes résidences de diplomates et à la stabilité. Zamalek était un quartier trop beau pour être vrai. En trois ans, l'Égypte, qui était l'un des pays les plus sécurisés du monde, s'est transformé en champ de bataille

avec des centaines de morts partout dans le pays. Et nous, les Zamalkaweya, n'étions pas prêts.

Mais les séparatistes – les habitants aisés de Zamalek – ne lâchent pas l'affaire devant la pression de l'ouverture du quartier et l'arrivée des néo-Zamalkaweya. Ils créent des groupes WhatsApp, Facebook et Messenger pour s'organiser et tenir tête à l'invasion d'une génération libérée. Les séparatistes partagent des photos de bouteilles de bière qui traînent ou de mégots de joints, et diabolisent les nouveaux salons de tatouage qui ont ouvert dans le quartier ces dernières années.

Le groupe sur Facebook s'intitule « Les gardiens de Zamalek » et tente de protéger « notre île adorée » des incivilités et des « jeunes voyous », qui viennent profiter de la stabilité d'un quartier qui devrait être épargné du « chaos ».

UNE POPULATION RENOUVELÉE

Ils haïssent également la faculté d'art située dans la rue Mohamed-Thakeb, où les jeunes ont abandonné leurs coiffures et habits traditionnels, où des couples profitent du manque de réverbères pour s'embrasser quand le soleil se couche et osent se tenir la main. Les « gardiens de Zamalek » utilisent leurs réseaux et coopèrent pour consolider leurs plaintes auprès du ministère de l'Intérieur. Ils oublient que ce même ministère les avait privés de sécurité pendant la révolution. Ils essayent aussi d'utiliser la puissance des ambassades et ambassadeurs résidents contre l'ouverture de Zamalek.

Mais les diplomates sont protégés dans leurs villas et n'accordent pas d'importance à ces questions.

Le gouvernement central n'y prête pas plus d'attention. Il doit surtout gérer le fait que Le Caire est devenu surpeuplé après la révolution. Il a donc décidé de construire une station de métro, chose inédite à Zamalek, afin

Certains habitants de Zamalek s'opposent au mode de vie des nouveaux arrivants.



Des manifestants défilent à Zamalek, en 2013, pendant la révolution égyptienne.

de faciliter la circulation. Et dans ma rue! Qu'ils s'indignent ou s'énervent, ils n'y peuvent rien: les séparatistes ont perdu.

Politiquement, la révolution a échoué mais elle a provoqué des sentiments d'indignation, d'indépendance et une conscience profonde des droits de chacun. Zamalek n'appartient ni au roi, ni à mon arrière-grand-père, ni aux séparatistes. Mais les conséquences d'une dictature sont difficiles à dépasser. Ces trente années ont laissé des traces dans chacune de nos vies. Elles nous ont rendus égoïstes et fermés d'esprit.

Aujourd'hui, on est toujours dans une dictature, mais pour combien de temps encore? Quand la prochaine vague de révolte arrivera, Zamalek aura changé démographiquement, le quartier sera plus représentatif de notre société. Surtout, la révolution prendra peut-être un autre tournant.

MRK



L'ÉQUIPE

Rédactrices en chef : Agathe Beaujon et Nina Soyez

Cheffe d'édition : Anaïs Brosseau

Graphiste : Émeric Thérond

Illustration de couverture : Johanna Cincinatis

Rédacteurs : Agathe Beaujon, Emma Benda, Louis de Briant, Hugo Capelli, Hortense Crépin, Clara De Beaujon, Laurette Duranel, Marion Fontaine, Léa Guyot, Valentin Hamon--Beugin, Adrien Hémar, Margot Hutton, Noémie Javey, Jeremy Jeanningros, Anne-Laure Juif, Natacha Kadur, Cécile Lemoine, Léna Malval, MRK, Benjamin Recouvreur, Sami Sadik, Lynné Schoemann, Marie Sénéchal, Nina Soyez, Julie Jeunemaître, Anqi Wang

Édition : Agathe Beaujon, Juliette Bénézit, Vincent Daheron, Clara De Beaujon, Laurette Duranel, Valentin Hamon--Beugin, Anne-Laure Juif, MRK, Marion Lecas, Antoine Morin, Nina Soyez, Mathieu Papion, Solène Vary, Khedidja Zerouali

Directrice de la rédaction : Corinne Vanmerris

Éditorialistes : Charlotte Menegaux et Corinne Vanmerris

Directeur de la publication : Pierre Savary

MERCI À

Anaïs Brosseau, pour son œil avisé et ses relectures méticuleuses,

Émeric Thérond, pour sa patience et son humour à toute épreuve,

Johanna Cincinatis, aussi bonne illustratrice que chorégraphe,

Charlotte Menegaux, la reine des mails et la patronne de la spécialité web

Les étudiants rédacteurs de la 94^e promotion, capables en quelques pages de rendre attachants les lieux de leur enfance, des plus grandes villes aux plus petits bourgs de France et d'ailleurs.